

IMMORTEL AMOUR

M. MARIE SAINT-ÉPHREM, R. J. M.

Immortel Amour

POÈMES

PRÉFACE DE M^{gr} CAMILLE ROY, P. A.



COUVENT DE JÉSUS-MARIE
SILLERY, QUÉBEC
1929

À

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE

PATRONNE DES MISSIONS

CES VERS

SONT DÉDIÉS

UNE ÂME D'ÉLITE

Le 10 janvier 1921, à Sillery, dans le silence du cloître, s'éteignait pieusement une religieuse dont la carrière, humble et sans bruit, tiendra cependant une place importante dans l'histoire de sa Congrégation. Aux yeux distraits de ceux qui passent et qu'agitent les soucis du monde, qu'est-ce qu'un tel événement, sinon la dernière minute d'une vie moissonnée parmi tant d'autres pour être oubliée demain ? C'est la feuille qui se détache de l'arbre et qui disparaît dans un dernier bruissement sans écho sur la terre où elle tombe.

La nouvelle de sa mort, cependant, eut vite fait de franchir l'enceinte du monastère, et, à ses obsèques, il fut visible que l'humble religieuse, dont les restes allaient recevoir la suprême bénédiction de l'Église, avait tenu un rang particulier dans l'affection générale. Au milieu des religieuses en prière, que d'anciennes élèves, de parents et d'amis accourus pour lui rendre les derniers devoirs ! Et quel spectacle que celui de ce modeste cercueil aux couleurs blanches, entouré de cierges, et faisant avec le deuil, dont la chapelle était comme enveloppée, un si éloquent contraste ! Quand le prêtre parut avec ses acolytes, que des voix s'élevèrent pour prier et chanter, quelle émotion dans les âmes ! Pendant la messe, par une délicatesse touchante, d'admirables voix chan-

tièrent des cantiques qu'elle avait elle-même composés peu de temps avant sa mort.

Quelle était donc cette tombe qui allait se fermer pour toujours et sur laquelle, avec nos prières, l'Église versait ses paroles d'éternité? Oh! il faudrait sans doute une autre plume que la nôtre pour dessiner la figure de la religieuse qui venait de disparaître, entourée de vénération et de reconnaissance. Qu'il soit au moins permis à une fidèle et respectueuse amitié d'en faire revivre, ici, quelques traits!

Née à Saint-Gervais de Bellechasse, Marie Bissonnette, en religion Mère Marie Saint-Éphrem, consacra les trente-deux années de sa vie à la noble tâche de l'enseignement. Dans les institutions où s'instruisent nos jeunes filles, les religieuses élèvent les enfants, dans le vrai sens du mot. Entrées au couvent dès l'âge le plus tendre, les jeunes filles y passent souvent plusieurs années. Quel que soit, du reste, le temps qu'elles y demeurent, il en vient toujours pour remplacer celles qui s'en vont. Tandis que dans la famille la séparation a vite fait de restreindre la tâche maternelle, l'on ne connaît pas, au couvent, de telles diminutions: seule, la mort de ces nouvelles mères vient mettre un terme à leur labeur et à leur obscur dévouement. Et qui dira alors le nombre des enfants confiées à chacune d'elles? Mais si l'éducation et les soins qu'elle exige tiennent une large place dans ces saintes maisons, quelle n'y est pas en même temps celle de l'instruction! Aujourd'hui, les parents et les programmes sont particulièrement exigeants: on veut que les élèves apprennent tout. Aussi, combien lourde est la tâche des institutrices! A-t-on jamais calculé la somme de travail que représente une vie d'enseignement dans un de nos couvents? Entre la prière et la classe, l'intervalle existe à peine, les minutes sont comptées, "le

jour succède au jour et la peine à la peine", comme dit le poète, et les mois, les années vont d'un même élan, se consomment dans une même pensée, sans autre rémunération que celle nécessaire à la perpétuité de l'œuvre et de ses bienfaits.

L'humble religieuse que la Congrégation de Jésus-Marie pleure aujourd'hui fut un de ces modèles de travail, de sacrifice et de dévouement qui sont l'honneur de nos maisons d'éducation. En jetant un coup d'œil sur le tableau des charges qu'elle a remplies, on se demande par quel prodige elle a pu, avec sa frêle constitution et sa santé délicate, tenir aussi longtemps. Les dons exceptionnels de son esprit et de son cœur, ses connaissances étendues lui rendaient, il est vrai, le travail facile; mais, d'autre part, ses talents variés et sa haute compétence la mettant en état d'enseigner toutes les matières du cours, l'effort demandé n'en était que plus considérable.

C'est à Woonsocket qu'elle passa la première année de sa vie d'enseignement. Sa santé ne put résister à ce premier effort. Après quelques semaines de repos aux Trois-Pistoles, elle reprend courageusement sa tâche à Lauzon. C'est là, dans cette maison qu'elle aimait tant et qu'elle devait si admirablement servir pendant vingt-sept années, que nous eûmes l'honneur de la connaître, en 1904. Mère Saint-Éphrem était alors dans toute la force de son talent. Son ardeur au travail était telle qu'elle donnait facilement l'illusion de la vigueur physique. Très ouverte aux choses de l'esprit, capable de passer avec aisance de l'action à l'oraison, d'écrire une page solide de prose ou de poésie avec la facilité qu'elle mettait à écrire une simple lettre, au courant de toutes les publications propres à orner sa brillante intelligence, d'un zèle à toute épreuve, cette âme d'élite ne savait oublier qu'une chose, c'est que la force physique a des limites qu'on ne dépasse

pas impunément. Mais le moyen de modérer une telle ardeur? Elle se donne toute entière, dès qu'une bonne inspiration sollicite sa générosité. Aucun sacrifice ne lui pèse, toutes les charges lui sont bonnes, elle enseigne toutes les matières du cours primaire. Elle conseille, dirige, au besoin remplace les maîtresses malades ou absentes.

Mère Saint-Éphrem se complaisait dans l'enseignement du français. Son zèle pour la culture et la défense de la langue maternelle était remarquable. Elle est l'une de nos premières éducatrices à fonder un Cercle du Parler français, à la suite du Congrès de la Langue française de 1912.

Les cahiers qui contiennent une grande partie de ses écrits—prose ou vers—suffisent à nous faire apprécier son talent et sa facilité. La langue en est correcte et élégante. Nul détour dans la forme, la parole va droit au but. Mais c'est dans les vers surtout qu'elle excelle. Son œuvre poétique, si tant est qu'on puisse donner ce nom à des compositions un peu disparates et nées de l'inspiration du moment, est réellement intéressante, surtout les pièces de la dernière période de sa vie, où l'on sent que le talent a mûri; les compositions sont plus variées, le sentiment plus naturel.

Son goût pour la poésie ne l'abandonna jamais. Sur son lit de douleur, elle rime encore: elle chante dans "L'âme dolente", elle chante la communion qu'elle reçoit tous les jours et qu'elle appelle sa "Petite messe". Parfois son esprit se reporte vers ses années d'enfance; c'est ainsi qu'elle chante, dans une pièce d'un sentiment exquis, "Les deux petits pommiers" du jardin de la maison paternelle. Dans l'une de ses dernières compositions, "Soupirs d'automne", elle se console avec sa foi, qui lui dit que le Consolateur suprême s'en vient vers elle. Combien émouvants

et suggestifs ces vers! Œuvre édifiante et touchante à la fois que la sienne, mais, hélas! si tôt terminée!

Mère Saint-Éphrem jouit maintenant près du divin Consolateur, nous en avons la confiance, de cette lumière céleste qu'elle appelait ainsi de ses vœux dans l'une de ses plus belles inspirations:

*“Mais la lumière, un jour, luira sur mon autel,
Les anges surgiront en cohortes joyeuses,
J'entendrai de là-haut un amoureux appel:
Viens avec nous chanter des messes glorieuses!”*

J.-E. PRINCE.

Semaine religieuse de Québec,

5 mai 1921.

PRÉFACE

La pensée est fort heureuse de publier en un volume qui les conservera, quelques-unes des poésies de Mère Saint-Éphrem. Ce nom d'auteur est inconnu dans notre histoire littéraire. C'est sous le pseudonyme modeste, impersonnel de UNE RELIGIEUSE DE JÉSUS-MARIE, que Mère Saint-Éphrem fit paraître la plupart des pièces que l'on a ici recueillies. On les a maintenant rassemblées sous un titre qui définit leur inspiration. Elles sont nées, toutes, des ferveurs religieuses d'un "IMMORTEL AMOUR".

C'est le 10 janvier 1921 que décédait, au couvent de Jésus-Marie, à Sillery, cette femme admirable qui fut bien l'une des âmes les plus délicates, les plus sensibles, les plus surnaturelles, les plus artistes que nous ayons connues. Dès ce moment on réclama la publication de tant de poèmes qui étaient tombés de sa plume, qui avaient jailli de son cœur de vierge consacrée à Dieu. Avant même qu'elle mourût, des missionnaires du Bengole, qui avaient lu, dans les revues où elles paraissaient,

les poésies de Mère Saint-Éphrem, les voulaient pour les méditer, les prêcher, les mettre en musique bengolie. C'était donc, au couvent de Sillery, une œuvre de piété à la fois familiale et littéraire que de réveiller tant de strophes dispersées au souffle des occasions qui les avaient provoquées, éparses, dans des Annales, des Messagers ou des tiroirs, et qui y gagneraient à être groupées, qui continueraient sous cette forme nouvelle l'apostolat dont elles furent toujours le gracieux message.

Voici donc ces poésies, au nombre d'une cinquantaine, qui représentent tout le meilleur de la pensée, de l'âme du poète.

On voudra bien retenir que leur inspiration, avant tout, est exclusivement religieuse. Ne cherchons donc, dans ce recueil, que des élévations de l'âme vers Dieu, des prières, des confidences, des pensées, des sentiments qui traduisent une conscience éprise de beauté divine, de vertus surnaturelles, de dévouements pieux, de commerces mystiques. Mais n'est-ce pas là, d'ailleurs, la matière la plus haute et la plus belle dont se puisse alimenter et remplir la poésie ? N'y a-t-il pas dans les élans de l'âme vers Dieu, cette ascension merveilleuse des facultés qui les fait apercevoir quelque chose de la beauté que cherche l'artiste, quelque chose aussi du rêve impondérable qui tourmente le poète ? La communion de l'âme avec le monde surnaturel, la fait entrer dans les sentiments, dans les affections, dans les joies, parfois aussi dans les tristesses, qui peuvent être la subs-

tance la plus pure du lyrisme. On le verra bien à certaines pièces où Mère Saint-Éphrem se plaisait à chanter Jésus, la Vierge, l'Eucharistie, le sacerdoce, l'apostolat.

Et ce qu'il faut admirer dans ces chants, c'est la sensibilité vive de cette femme dont l'âme vibre au contact de la moindre parcelle de beauté, c'est la délicatesse souple et pure d'une âme qui semble n'avoir éprouvé que les émotions supérieures de la vie, et qui trouve à les traduire les mots les plus simples et les plus justes; c'est l'exhubérance à la fois contenue et abondante d'une imagination qui projette sur tous les aspects d'un thème poétique ses inventions faciles; c'est aussi le sens de l'harmonie verbale où se rencontrent, avec la douceur des syllabes, la douceur plus profonde des impressions. Y a-t-il quelque chose de plus large et de plus doux que "la prière nocturne du Christ"? quelque chose de plus multiple et de plus gracieux que "le nom de Marie"? quelque chose de plus musical que "l'éloge de la virginité"?

Au reste, Mère Saint-Éphrem qui se complaît dans les méditations religieuses, est trop poète pour n'apercevoir pas aussi la beauté dans les choses où se reflète la splendeur de Dieu. La nature, ses spectacles ou ses fleurs, ses paysages ou ses lumières, émerveillaient son œil ou sa pensée. Elle ne s'employa pourtant jamais à les décrire. Mais combien de fois elle en prit occasion pour jeter à travers ses strophes une image, pour péné-

trer d'un rayon, d'une flamme, d'une couleur discrète ou vive, sa méditation grave ou abstraite. Et l'usage sobre qu'elle fait ainsi de la nature rend plus nouveau et plus inattendu l'effet qu'il produit.

A ce point de vue y a-t-il quelque chose de plus touchant, de plus juste, de plus lyrique que ce poème que Mère Saint-Éphrem écrivit sur son lit de mort et qu'elle intitula "les Moissons de ma vie" ? Voyez comme y sont groupées, choisies, composées en gerbes semblables les fleurs de la vie et celles-là qui dans la nature en sont le gracieux symbole.

Les âmes hautes, spirituelles, qu'attristent les bassesses humaines sont facilement mélancoliques. Elles trouvent tant de raisons de pleurer sur les spectacles du mal qu'offre à leur esprit, sinon à leurs regards, le monde pervers. Il y a de ces larmes silencieuses, lentes et chaudes, dans plus d'un poème de Mère Saint-Éphrem. Elles y laissent la trace d'une émotion sincère, d'un amour ardent du Maître méconnu, de l'Époux mystique qu'elle voudrait davantage aimer pour le mieux consoler.

Mais les âmes hautes et spirituelles sont plutôt joyeuses; elles s'abandonnent volontiers aux délices de la paix intérieure, à l'impression bienfaisante, heureuse, que procurent leurs états surnaturels, et elles sont habiles à saisir dans les pensées ou les choses tant d'aspects qui les font aimables ou naïves, plaisantes ou drôles. Et la simplicité des saints se double presque toujours de la joie très humaine de faire du meilleur esprit.

Mère Saint-Éphrem avait de l'esprit, et du meilleur. Elle n'en abusa pas; mais elle voulut en user pour la plus grande gloire de Dieu, pour la satisfaction de son âme féminine et pour l'amusement de ses lecteurs. Grâce légère, ironie sans malice, tours ingénieux de la pensée, étincelles vives qui courent comme un rapide sourire sur les strophes, voilà en quelles formes se montre souvent l'esprit de Mère Saint-Éphrem. Lisez "ma petite Messe" et vous verrez de quels badinages à la fois touchants et spirituels peut s'accompagner, chez une malade, la privation, par ordre du médecin, d'entendre la messe grande ou basse.

C'est pour tant de qualités qui y apparaissent qu'il convenait de ne pas laisser se perdre les poésies de Mère Saint-Éphrem. Elles sont maintenant assurées de survivre. Elles s'offrent à tous lecteurs soucieux de chercher dans une œuvre en vers avec des mérites de forme, quelques reflets substantiels d'une beauté supérieure. Elles se recommandent d'elles-mêmes auprès de ceux-là surtout qui aiment à suivre en son vol, à travers quelques volutes d'encens, une pensée religieuse. L'art qui se fait religieux ou mystique ne fait que s'accorder avec sa propre et sa plus haute définition.

Tout n'est pas parfait, certes, dans ce recueil que l'on présente au public. Homère dormait quelquefois; Mère Saint-Éphrem ne fut pas exempte de cette faiblesse humaine. Mais dans l'ensemble, les poésies que l'on va lire sont d'une très belle tenue; elles témoignent non seu-

lement d'un grand souci de l'art, mais aussi d'un don précieux d'inspiration.

La poésie religieuse est rare chez nous. En voici une gerbe qu'on a bien fait de lier. Du sanctuaire où elle a fleuri, elle s'en ira par le monde répandre son doux parfum.

CAMILLE ROY, *Ptre.*

À L'AUBE

L'aube blanchit les cieux. De partout sur la terre,
Monte vers le Très-Haut un hymne ardent et saint;
L'opulente forêt et le bois solitaire
Exhalent le soupir qui frémit en leur sein.
Mon Dieu, tout ce qui vit te révère et t'adore,
Tout s'élançe vers Toi comme vers son aimant:
Prière universelle et cantique sonore
Dont le rythme se perd loin, dans le firmament.

Si la vague qui chante et que ton doigt soulève,
Quand elle veut prier, se déchire et se plaint,
Portant de ciel en ciel, louant de grève en grève,
Le nom majestueux dont l'univers est plein,
Dis-moi, ne puis-je pas, à cette voix sublime,
Mêler, pour te bénir, les élans de mon cœur ?
Ce cœur qui chante et pleure a des échos d'abîme;
Comme le lit des mers, tu le creusas, Seigneur.

Si l'oiselet penché sur la branche fleurie,
Quand l'aube fait trembler les calices vermeils,
Trouve dans ses accents la chanson qui te prie,
Et tend sa petite aile au chemin des soleils,

Mon Dieu, ne puis-je pas, d'un essor plus agile,
Avec des chants plus doux, m'élancer jusqu'à Toi ?
Hélas! si mon âme est languissante et fragile,
Ne lui donnas-tu pas les ailes de la foi ?

Êtres inanimés, cessez votre prière!
La mienne est moins bornée et plus pleine d'amour;
Laissez, laissez mon cœur monter vers la lumière,
Il veut s'unir à Dieu comme la fleur au jour.
C'est à lui de prier, lui que la soif dévore,
Lui que la terre accable et qu'attire le ciel! . . .
JÉSUS, dans sa prison, m'attend avec l'aurore,
Il s'en vient écouter mon âme sur l'autel.

Et voici que, soudain—nébuleuse splendide—
D'innombrables soleils se lèvent en tous lieux;
L'œil de l'ange est moins pur que leur disque limpide;
Chaque astre est une hostie, et chaque étoile, un Dieu.
Prêtres, à votre voix, ils émergent de l'ombre,
Pour épancher la vie au milieu des humains.
Vous dites! Et ils sont! . . . Et les âmes sans nombre
S'en viennent graviter sur leurs orbés divins.

L'aube blanchit les monts. On entend sur la terre
Les êtres entonner leurs hymnes solennels,
Et moi, je viens, ô Maître, ardente et solitaire,
Répandre mes soupirs au pied de tes autels.

MON CHRIST

—O mon Christ, couronné d'épines,
Qu'il est beau ton auguste front
Et ton regard doux et profond
Pénétré d'angoisses divines!

Pourquoi n'as-tu pas fait le choix,
Si tu voulais une couronne,
De ce diadème des rois
Qui, de beaux diamants, rayonne ?

O mon Christ, ô Maître des cieux,
Pourquoi souffrir un tel outrage,
Toi qui, là-haut, reçois l'hommage
Des anges et des bienheureux ?

De tes douleurs, quelle est la cause ?
Dis-le-moi, divin Insensé ?
Dis-le moi, mon doux Fiancé,
Plus beau que le lys et la rose ?

—Ma fille, je souffre pour toi :
Oui, j'ai désiré la souffrance
Pour qu'un jour la reconnaissance
A jamais t'attache à ma loi.

—Ma fille, si tu veux me suivre
Et jusqu'à la mort me donner
Ton sang, breuvage qui m'enivre,
De même, il faut te couronner.

—O mon Christ, reçois ma promesse:
Oui, désormais, je souffrirai;
A tes pieds, je sacrifierai
Tous les désirs que je caresse.

A la croix, viens donc me clouer,
Car il faut que je te ressemble!
Et si je pleure et si je tremble,
Laisse-moi trembler et pleurer.

O mon Christ, couronné d'épines,
Les lèvres sur ton front sanglant,
Je baise avec enivrement
Toutes tes blessures divines.

Sois le livre mystérieux
Où je puiserai la science
De l'amour et de la souffrance,
ART DIVIN qui conduit aux cieux.

VISION

“Presque toutes les nuits
se renouvelle pour moi le
sacrifice du Calvaire.”
(*Sainte Thérèse*)

Au cloître d'Avila, la nuit est descendue . . .
Tout dort au monastère, hormis mon pauvre cœur,
Car, seule, je languis, gémissante, éperdue
Et veille avec le Christ, mon amant, mon vainqueur.
Il vient de m'apparaître au milieu des ténèbres,
Je vois, à son beau front, l'épine qui le mord ;
La nuit l'entoure encor de longs voiles funèbres,
Mais, je le vois, pourtant, sur son gibet de mort.

Il est là, sur la croix, cloué comme un infâme,
Ses regards angoissés ont rencontré les miens :
Qu'ils sont tendres et doux ! Ils déchirent mon âme,
Je défaille, Seigneur, si tu ne me soutiens.
Venez, bourreaux, venez détacher mon bon Maître !
Voici mes mains, mes pieds, fixez-y tous ces clous ;
Je veux souffrir pour lui la mort ; brisez mon être
De ses douleurs sans nom dont mon cœur est jaloux.

Mais non, car si Tu meurs c'est pour l'homme coupable;
Pour racheter le monde, il faut un sang divin:
De fléchir Jéhovah, le mien est incapable,
Sans le tien, mon Jésus, il coulerait en vain;
Mais laisse-moi, du moins, partager ton supplice!
Ah! qui donc me clouera sur ce bois méprisé!
Ange, abreuvez-moi du fiel de son Calice,
Qu'en ses douleurs, mon corps soit enfin baptisé!

O bonheur, je le sens, tu bénis ta servante,
Mon être a frémi de tes étranges frissons!
Je sens monter en moi ta divine épouvante,
Ma lèvre a savouré tes amères boissons;
Et sous un fouet brutal qui lacère et déchire
Le chef-d'œuvre d'amour formé par l'Esprit-Saint,
Je sens mon pauvre corps qui souffre le martyr,
Je sens déjà la mort qui travaille mon sein.

Les ronces de ton front s'enfoncent dans ma tête,
Diadème sanglant qui fait ma royauté.
O torture chérie, ô douloureuse fête,
Prolonge mon tourment jusqu'à l'éternité!
Tes clous ont pénétré dans ma chair frémissante;
En perçant ton côté, Longin perça le mien.
Extase de bonheur, flamme rafraîchissante!
Souffrir pour toi, Jésus, c'est mon unique bien!

Mais l'aube vient finir ma suave agonie,
L'ombre s'enfuit au loin, déjà voici le jour.
Tu t'envoles soudain, ô vision bénie,

Pourtant je garde encor la douleur et l'amour.
Seigneur, le Golgotha fut si près du Cénacle;
Je vais à cet autel ou t'adore ma foi
Et tu me donneras le Pain du tabernacle:
Pour souffrir avec Toi, je dois vivre avec Toi.

MATIN ET SOIR

Mon Jésus du matin, c'est le Dieu des ivresses,
Des amours infinis, des saints tressaillements,
C'est le Dieu du sourire et des chastes caresses,
C'est le Dieu qui s'épanche en accents de tendresses,
C'est le Dieu qui m'étreint dans ses bras triomphants.

Mais, mon Jésus du soir, c'est le Dieu de l'attente,
C'est le Dieu qui m'appelle au bout du long chemin,
C'est le Dieu qui, m'ouvrant sa poitrine brûlante,
Me dit avec amour d'une voix suppliante:
"C'est ici, mon enfant, que je t'attends, demain!"

Mon Jésus du matin, c'est le Dieu de la Cène,
C'est le Dieu des élans et des transports joyeux,
C'est le Dieu dont l'amour me subjugué et m'entraîne,
Celui qui, d'un baiser, m'épouse et me fait reine
En attendant qu'un jour il me couronne aux cieux.

Mais, mon Jésus du soir, c'est le Dieu qui se cache
Et murmure, tout bas, des mots mystérieux,
Le Dieu dont le regard sur mon âme s'attache

Pour la purifier de ses dernières taches
Et lui donner l'éclat des anges radieux.

Mon Jésus du matin, c'est le fleuve de grâce
Qui m'inonde soudain d'un flot pur et vainqueur,
C'est un éclair d'amour qui traverse l'espace,
C'est de mon Roi divin, l'auguste et sainte Face
Qui se mire un instant au cristal de mon cœur.

Mais, mon Jésus du soir, c'est le ruisseau limpide
Dont je baigne, en passant, ma lèvre tout en feu
Et qui n'abreuve pas assez mon âme avide;
C'est l'espoir éclairant mon cœur brûlant et vide,
C'est Jésus désiré, c'est l'avant-goût de Dieu.

Mon Jésus du matin, c'est l'Aigle au vol sublime
Qui m'emporte, avec lui, vers les monts éternels,
Et qui sur le sommet de la céleste cime
Me plonge dans son Cœur, vaste et profond abîme,
Qui détruit de mon corps tous les germes mortels.

Mais, mon Jésus du soir, c'est lui, l'Aigle qui veille
Pour fondre sur sa proie au premier feu du jour;
C'est encore, ô Jésus, c'est encore, ô merveille,
Son œil si lumineux qui jamais ne sommeille
Et verse sur mon âme un regard plein d'amour.

Mon Jésus du matin, dans les feux de l'aurore,
C'est mon SOLEIL D'AMOUR qui se lève soudain,
C'est mon âme s'ouvrant aux rayons qui la dorent,

Comme la fleur des champs qui tantôt vient d'éclorre,
S'ouvre, mystérieuse, aux rayons du matin.

Jésus, tu protégeas le matin de ma vie;
Que ton amour divin me guide jusqu'au soir,
Ce soir mystérieux où mon âme ravie
Recevra sur ton Cœur le bonheur qu'elle envie:
Ne jamais t'offenser, ô Jésus, et te voir!

La mort n'est pas un soir, c'est un matin sublime,
Le matin de l'amour et de l'éternité.
Qu'il se lève bientôt, c'est un désir intime!
O mon Époux divin, Roi doux et magnanime,
Viens terminer la nuit, montre-moi ta beauté!

AU PETIT JÉSUS

DOUX PETIT JÉSUS, brillant sur la paille
Comme un astre d'or au fond du ciel gris,
En te contemplant, mon âme tressaille
Et de toi soudain mon cœur s'est épris.

O Charmeur divin, plus frais que la rose,
J'interroge ému la terre et les cieux,
Pour voir s'ils n'ont pas quelqu'un, quelque chose
De plus beau que toi, de plus gracieux.

Plus belle que Lui! Toi que j'ai nommée,
Toi que l'ange peint de riches couleurs,
Toi si gracieuse et si parfumée,
Serais-tu plus belle, ô reine des fleurs? . . .

Plus beau que Jésus, est-ce un ciel sans voiles,
Un beau ciel de jour fait d'un seul saphir,
Un beau ciel de nuit parsemé d'étoiles
Qui brillent sans fin pour nous éblouir?

Plus belle? est-ce encor la lueur première,
L'aurore d'opale au firmament bleu,

Jetant à plein ciel ses fleurs de lumière
Sur les pas brillants du soleil de feu ?

Plus beau que Jésus, plus grand, plus splendide,
Est-ce toi, soleil aux vêtements d'or,
Toi qui fais baisser mon regard avide,
Lorqu'il veut-là-haut suivre ton essor ?

Plus beau que Jésus, n'est-ce pas cet ange
Aux ailes d'argent, au front lumineux,
Dont le pied jamais n'a touché la fange
Et qui fait la joie et l'honneur des cieux ?

Fleur, aube, soleil, ange aux pieds de neige,
Azur qui bleuit le parvis du ciel,
Tout cela, c'est beau; ce n'est qu'un cortège
De pâles rayons à l'Emmanuel.

Tout cela, c'est beau; mais c'est un peu sombre
Devant ton sourire, ô Charmeur divin.
Cela, c'est la nuit, c'est un reste d'ombre
Qui, devant le jour, disparaît soudain.

DOUX PETIT JÉSUS, brillant sur la paille
Comme un astre d'or au fond du ciel gris,
En te contemplant, mon âme tressaille
Et de ta beauté mon cœur est épris.

LES GLOIRES DE PARAY-LE-MONIAL

—O Paray, qu'es-tu donc et quelle est ton histoire ?
Les peuples vers tes murs marchent en longs convois ;
Ton nom vibre partout comme un chant de victoire . . .
Et Paray me répond : "Je ne suis qu'une Voix !"

Mais cette voix dit tout, car, c'est la Voix du Verbe ;
Ici, l'ange étonné l'a vu descendre un jour,
Puis, ouvrant sa poitrine au monde froid, superbe :
"Voilà, dit-il, mon Cœur humble et brûlant d'amour."

C'était sous les parvis d'un pauvre monastère,
Une vierge invoquait son divin Fiancé,
Quand soudain, déchirant le voile du mystère,
Il lui montra son Cœur, d'épines enlacé !
Et des torrents de feu dévoraient sa poitrine,
Et Jésus dit : "D'amour, je suis tout consumé !
Ma fille, désormais publiez ma doctrine ;
Je ne veux que bénir, je ne veux qu'être aimé !"

—Paray, l'humanité c'est la Samaritaine! . . .
Elle a soif et s'en va gémissante, en tous lieux . . .

Et Paray me répond : "Je suis une Fontaine,
Un fleuve bienfaisant dont la source est aux cieux."

"Du Cœur de Jésus-Christ, si la flamme s'élance
"Plus brûlante cent fois que cent mille soleils,
"Souvenez-vous aussi que le fer de la lance
"En fit jaillir un fleuve aux flots purs et vermeils.
"Un jour, ce flot coula plus pressé, plus rapide,
"Cataracte d'amour, il inonda Paray ;
"Et l'homme, s'abreuvant à la source limpide,
"Put dire avec bonheur : Je suis désaltéré!"

—La route de la vie est pleine de mirages ;
L'homme, en les poursuivant, se fatigue et se perd . . .
Et Paray me répond : "Moi, j'ai de frais ombrages,
Car je suis l'oasis au milieu du désert!" .

"En ce temps-là, Jésus, de sa voix séduisante,
"Disait aux malheureux qui marchaient sur ses pas :
"O vous qui fléchissez sous la charge pesante,
"Je vous soulagerai, venez, ne craignez pas !
"Mais la terre, oublieuse, allait vers la détresse.
"Jésus, n'y tenant plus, redescendit du ciel :
"Mon Cœur est l'Oasis, dit-il avec tendresse,
"Venez, je sers ici le nectar et le miel!"

—Tu domines Paray, les monts, la mer entière ?
—Et, pourtant, je n'étais qu'un vallon tout d'abord ;
Mais depuis que le Christ a foulé ma poussière,
J'ai grandi jusqu'aux cieux, car je suis le Thabor ! .

“O vous, cœurs grands et forts, cœurs nobles et sublimes,
“Vous pour qui l’univers n’a pas assez de cimes,
“Mes sommets lumineux seront votre séjour.
“Ici règne la paix, je domine l’orage,
“Et l’enfer à mes pieds vient épuiser sa rage;
“Je suis un SINAÏ, mais celui de L’AMOUR!”

MON SOUVENIR ET MON ESPOIR

Un nuage, parfois, glisse au ciel de mon âme,
Sur mon firmament bleu, s'étend l'ombre du soir,
Qu'importe! Dans mon cœur j'alimente une flamme
Qui peut illuminer l'horizon le plus noir.
C'est un doux souvenir qui fait vibrer mon être,
C'est un tressaillement, c'est un espoir vainqueur:
À l'aube, ce matin, j'ai reçu mon bon Maître,
Il reviendra, demain, reposer dans mon cœur.

Quand, lasse des labeurs de ce siècle de fièvre,
Lasse de me donner, à toute heure, en tout lieu,
Je sens faiblir mon cœur et monter à ma lèvre
Les mots découragés: "Je n'en puis plus, mon Dieu!"
Alors, tout bas, tout bas, parle une voix chérie
Qui me rend à la fois le calme et la vigueur:
"Ce matin, de ma chair, ton âme s'est nourrie,
Demain, tu reviendras reposer sur mon Cœur."

Tout le jour, cet écho de fêtes nuptiales:
ESPOIR ET SOUVENIR, berce mon pauvre cœur.

Entre ces deux accords, ces deux notes royales,
Se repose ma vie et chante mon bonheur.
Et je sens que Jésus, dans sa tendresse extrême,
Sourit à mes transports, qu'Il daigne les bénir
Quand je me dis, cent fois: "L'Époux divin que j'aime
Est venu ce matin; demain, Il va venir!"

LE PREMIER SOURIRE DE JÉSUS

Il fut plus doux qu'un doux printemps,
Plus doux que les rayons flottants
Dont s'enveloppent les ramures
Pour leurs festives parures...
Plus doux que les charmes du jour,
Et plus doux qu'un élan d'amour!...

De Jésus, qui pourrait décrire
La douceur du premier sourire ?

Il fut plus pur qu'un pur cristal,
Plus pur qu'un désir virginal,
Plus pur qu'un rayon de lumière
Et qu'une angélique prière...
Plus pur que la limpidité
D'un beau lac, par un soir d'été!...

O Jésus, je ne puis décrire
La pureté de ton sourire!...

Vous avez, dans le jour vermeil,
Admiré les feux du soleil

Lorsqu'il dessine dans l'espace
Sa blanche et lumineuse trace:
Plus clair, plus beau, plus triomphant
Fut, aux lèvres du Verbe-Enfant,

Ce que je ne saurais décrire:
L'éclat de son premier sourire! . . .

Et ce sourire merveilleux,
Capable d'enchanter les cieux,
La Vierge-Mère—ô gloire intime!—
En goûta la primeur sublime;
Cette Mère au cœur très aimant
Méritait ce ravissement,

*Elle seule pourrait décrire
De Jésus, le premier sourire!*

SI JE POUVAIS LE VOIR

Le voir! rien qu'un instant, le temps de lui sourire,
De voir son doux regard pénétrer dans le mien,
Le temps de m'étonner et le temps de lui dire:
"O Maître!" et de sentir mon cœur pris par le Sien!

Que je voudrais le voir Celui que je possède,
Le Verbe qui jadis s'est montré parmi nous!
Ce vœu me fait languir, il me presse, il m'obsède...
Si je pouvais Le voir, mon adorable Époux!

Le voir! chaque matin, lorsque l'autel s'étoile;
Lorsque le ciel descend dans un vase sacré,
Je dévore des yeux le Pain qui fait son voile,
Priant pour que le voile enfin soit déchiré!

Et lorsqu'il vient à moi, quand sa divine flamme
Me pénètre, me brûle en ces feux tout-puissants,
Je m'étonne que tant de rayons dans mon âme
N'ouvrent pas mes regards aux splendeurs que je sens.

Si je pouvais Le voir!... Mais non, Beauté suprême,
Ne réalise pas le plus cher de mes vœux;

N'apparais pas encore à mon âme qui t'aime.
Pour me laisser souffrir, cache-toi si tu veux!

Que je garde mes yeux mortels tout remplis d'ombres,
Pourvu que soit plus clair le regard de ma foi,
Que je marche à tâtons sur des routes bien sombres,
Pourvu que je te sente, ô Jésus, près de moi!

Ce désir de te voir, que ce soit ma souffrance!
Je te l'offre pour qui méprise ta beauté,
Pour préserver du mal, de la désespérance,
Ceux qui vont loin de toi, buvant l'iniquité.

Pour tout cela je t'offre, ô mon Maître invisible,
La grande ombre terrestre où s'écoulent mes jours;
Et j'attendrai sans plainte et j'attendrai paisible
L'heure où sur toi mes yeux s'ouvriront pour toujours!

AU DIVIN POTIER

Cor mundum crea in me, Deus.
(*Le Psalmiste*)

J'ai senti l'amour du Maître des mondes,
J'ai senti son cœur s'éprendre du mien,
Et tressaillant de tendresses profondes,
J'ai dit: "Vous serez, Seigneur, mon seul bien."

Alors j'ai voulu garder cette flamme,
La nourrir, en faire un brasier puissant,
Un vaste incendie où brûle mon âme
Et dont les clameurs vibrent dans mon sang.

J'ai dit à mon cœur: "Ce feu qui t'enivre,
Dont l'ardeur consume et toujours s'accroît,
Veux-tu l'enfermer, en mourir, en vivre?...
Il m'a répondu: "*Je suis trop étroit!*"

Alors, j'ai crié ma douleur immense
A tous les échos de l'humanité;
Chaque jour, je pleure et je recommence
Mon navrant appel toujours rebuté.

Enfin, une voix a touché mon âme:
"Enfant, cesse ton cri désespéré..."

Tu voudrais m'aimer d'une grande flamme,
Donne-moi ton cœur, *je le referai.*"

O Maître, c'est votre voix douce et forte
Qui ranime ainsi mes espoirs défunts!
Oui, je crois en vous et je vous apporte
Ce cœur faible, étroit, sans feu ni parfums.

Il était terrestre, il était fragile,
En vous regardant, soudain je l'ai pris,
Je l'ai brisé comme un vase d'argile;
En voici, mon Dieu, les sanglants débris.

De ces lambeaux vils, de cette poussière,
Refaites un cœur plus noble, plus grand,
Qui reçoive et verse à flots la lumière,
Qui donne la joie et reste souffrant.

Faites-le si fort, si large, si vaste,
Que le ciel lui-même y puisse tenir.
Faites-le, mon Dieu, si pur et si chaste
Que rien jamais ne le puisse ternir.

Faites-le si haut que toute la terre,
Voulant le ravir, ne l'atteigne pas.
Faites-le très humble, et, par un mystère,
En le plaçant haut, gardez-le bien bas.

LA PRIÈRE NOCTURNE DU CHRIST

Erat pernoctans in oratione Dei.
(*Luc, VI, 12.*)

Or, la nuit est venue. Ensemble, aux pieds du Maître,
Avant d'aller dormir, s'agenouillent les siens,
Les douze. . . Il les bénit, n'est-il pas Père et Prêtre ?
La bénédiction clôt leurs doux entretiens.

Et Jésus reste seul. "Maître, la nuit est sombre;
Les échos du dehors expirent tour à tour;
Près de vos fils aimés qui sommeillent dans l'ombre,
Reposez-vous un peu des fatigues du jour."

Où va-t-il reposer, Jésus ? Je le devine :
Ce n'est pas sur la terre, il y fait trop obscur ;
Le vrai lieu de repos pour sa tête divine,
C'est le cœur de son Père, au-delà de l'azur.

Il avance en priant ; . . . Il a gravi les cimes,
Et maintenant l'amour qui frémit dans son sein,
Dont, tout le jour, il a calmé les chants sublimes,
Son amour va jaillir et s'épancher enfin !

Le Maître va prier! . . . La nuit calme et sereine
Palpite au firmament dans ses gerbes de feu;
Et les mille joyaux de son manteau de reine
Semblent des yeux brillants ouverts sur l'Homme-Dieu.

L'Homme-Dieu va prier! . . . Son visage rayonne:
C'est un miroir très pur qui reflète les cieux.
Ses lèvres ont frémi . . . L'extase les sillonne;
Un sourire a passé dans l'éclair de ses yeux.

Il prie et jusqu'au ciel monte sa voix humaine;
C'est un grand cri d'amour qui saisit l'Éternel;
Et la voix du blasphème et le cri de la haine
Sont étouffés soudain par ce chant solennel.

Il prie et sa prière est l'hymne de louange
Plus beau, plus ravissant que les chants d'ici-bas,
Plus divin mille fois que le soupir de l'ange,
Un hymne que le ciel écoute et ne dit pas.

Il prie en gémissant pour la terre qui pèche,
Pour l'homme infortuné qui fuit le droit sentier,
Et sa prière va, puissante et douce flèche,
Blessar le cœur du Père et l'ouvrir tout entier.

Il prie, Il prie encor . . . Ses soupirs ineffables
Font planer sur les temps leur divine ferveur,
Et les siècles nombreux, prodigues et coupables,
Ont passé tour à tour dans la voix du Sauveur.

Oh! qu'il est beau, mon Christ, exhalant sa prière
Entre la terre obscure et le ciel étoilé!
Lorsque son âme ainsi plonge dans la lumière,
Il rentre en son domaine, Il n'est plus exilé!

Qu'Il est beau! Mais là-bas, voici déjà l'aurore
Qui monte rose et blanche au fond de l'Orient . . .
Pâlissez, froids rayons, le Soleil qui me dore
C'est le VISAGE AIMÉ de mon JÉSUS PRIANT.

LE BON PASTEUR

Quand la nuit vient s'asseoir au flanc de la colline,
Quand les brises du jour commencent leur sommeil,
Lorsque tout ici-bas se recueille et s'incline,
Que les fleurs du jardin penchent leur sein vermeil,
Au milieu du silence où tombe la nature,
Avez-vous entendu quelque appel déchirant ?
Avez-vous rencontré sans souliers, sans ceinture,
Quelque pâtre inquiet qui répète en courant :

“Où donc es-tu, douce agnelette ?
Le bercail est vide sans toi,
Ah ! je te cherche plein d'émoi !
Reviens, reviens sous ma houlette,
Chère brebis, reviens à moi !”

Et vous, le cœur transi, la paupière mouillée,
Vous avez écouté, dans la nuit, bien longtemps,
L'appel doux et plaintif qu'à travers la feuillée
Vous apportaient parfois les zéphirs palpitants.
Mais lui, le pauvre pâtre, errait dans les ténèbres,
Criant à chaque pas son angoisse et son deuil,
Cherchant à déchirer les longs voiles funèbres
Dont la terre, le soir, se fait comme un cercueil.

“Reviens, reviens, chère agnelette,
Répétait le tendre berger,
A mon bercail, reviens loger.
Ne me fuis plus. . . Sous ma houlette,
Reviens!” sanglotait le berger.

Ainsi, j’ai vu passer, dans la nuit de ce monde,
Un pâtre malheureux, le front, les pieds sanglants,
Et mon cœur s’est serré d’une angoisse profonde,
Aux échos répétés de ses cris désolants;
Oui, je le vois passer aux chemins de la terre.
Oui, j’entends son appel: il résonne en tout lieu.
Il cherche ses brebis, le berger volontaire,
Et je l’ai reconnu: c’est JÉSUS, c’est mon Dieu!

De ces agneaux perdus, il en a par centaines
Qui, de son doux bercail, s’échappent, les ingrats!
Et Lui s’en va partout sur les plages lointaines
Les poursuivre en pleurant, en leur tendant les bras.
Tout résonne ici-bas de ses notes plaintives;
Voyez: ses pieds saignants rougissent les sentiers,
Mais lui cherche toujours ses brebis fugitives
Dans les étroits vallons et sur les pics altiers.

“Reviens, reviens, chère agnelette,
Répète le divin Berger,
En mon bercail, reviens loger,
Ne me fuis plus; sous ma houlette,
Reviens!” sanglote le Berger.

Voyez-le parcourir la forêt buissonneuse,
La profonde forêt, sans ciel, sans horizon;
Voyez-le soulever chaque branche épineuse
Pour recueillir, peut-être, un lambeau de toison;
Et quand il aperçoit, dans sa course intrépide,
Les vestiges sanglants de son agneau qui fuit,
Il redouble le pas, son cœur bat plus rapide,
Et son cri, plus sonore, éclate dans la nuit:

“Reviens, reviens, douce agnelette,
Le bercail est vide sans toi,
Ah! je te cherche plein d’émou!
Reviens, reviens sous ma houlette,
Chère brebis, reviens à moi!”

O vous qui désertez sa chaude bergerie
Et les prés verdoyants où vous guidait sa main,
O vous tous qui semez votre toison flétrie
Et des lambeaux du cœur aux ronces du chemin,
Ayez pitié de vous, ô brebis malheureuses,
Ayez pitié de vous, agneaux infortunés,
Un instant, écoutez ses plaintes amoureuses,
Ayez pitié de lui, revenez, revenez!

Peut-être craignez-vous sa tendresse offensée;
Peut-être avez-vous peur d’un regard de mépris,
Lorsque cessant enfin votre course insensée,
Vous lui reporterez, de vos cœurs, les débris.
Ah! ce qui vous attend sur cette voie amère
Où le divin Pasteur chemine en soupirant,

Ce n'est plus cet amour qu'il vous portait naguère,
C'est un amour nouveau, c'est un amour plus grand! . . .

Lorsque revient à Lui quelque pauvre infidèle
Et qu'il la voit là-bas marchant avec effort,
Il s'empresse, Il l'atteint, ses bras s'emparent d'elle,
Il l'étreint sur son Cœur dans un joyeux transport.
Ce qui s'échappe alors de son Cœur adorable
De tendresse, d'amour, d'élans passionnés,
Je ne le dirai pas, car c'est inénarrable! . . .
Mais ils me comprendront, les heureux pardonnés.

“Viens sur mon Cœur, douce agnelette,
Soupire le Berger divin,
Je ne t'ai pas cherchée en vain . . .
Viens reposer sous ma houlette,”
Répète le Berger divin.

Oh! revenez à lui, chère brebis perdue,
Qui poursuivez au loin un mirage enchanteur;
Au bercail, dans ses bras, vous êtes attendue,
Ayez enfin pitié de votre BON PASTEUR.
Des larmes qu'il répand, sa prunelle est ternie,
Depuis que vous marchez loin des routes du bien;
Redonnez à Jésus l'allégresse infinie
De sentir votre cœur battre plus près du sien.

Alors vous comprendrez son étreinte enflammée,
Et vos pleurs couleront au sillon de ses pleurs,
Et le sang de son front, ô brebis trop aimée,

Coulera comme un baume en toutes vos douleurs;
Et vous croirez alors que votre ciel commence
Et que vous habitez là-haut, près des élus;
Mais si votre bonheur est grand, s'il est immense,
Plus enivrant encore est celui de Jésus!

Il est le BON PASTEUR! Les pardons qu'il accorde
Sont à son Cœur divin comme un rayon de miel;
C'est un festin de joie et de miséricorde.
Que la terre lui donne et qui lui manque au ciel! . . .
O vous qui méprisez ses plaintes déchirantes,
O vous qui de vos cœurs lui disputez le don,
Revenez, revenez, pauvres brebis errantes,
Recevoir dans ses bras le *baiser du pardon!*

LE CHRIST DE BÉTHARRAM

Voyez-le s'avancer sous l'instrument de mort,
Le Maudit du Très-Haut, chargé de tous nos crimes;
A son beau front pâli, l'épine presse et mord,
Son corps est incliné comme ceux des victimes.

Ses traits gardent encor l'empreinte des effrois
Qui, dans le noir jardin, étreignaient sa grande âme;
D'une main frémissante, il a saisi la croix
Et va, les yeux baissés, vers le supplice infâme.

Condamné que j'adore, ô Muet bien-aimé,
Dis-moi pourquoi ta lèvre a comprimé sa plainte,
Pourquoi ton œil empli de rayons s'est fermé ?
Est-ce recueillement ? est-ce frayeur et crainte ?

Il ne me répond pas, mon Dieu; mais j'ai senti
Le regard douloureux que voile sa paupière;
Son silence en mon cœur a soudain retenti,
Et de son front penché m'arrive la lumière.

Non, mon Christ ne craint plus la mort et ses douleurs,
D'avance, Il en connaît l'amertume et les pleurs,
Il a dit son Fiat suprême;

Ce qui ferme ses yeux, c'est le recueillement,
Car il va recevoir tantôt le sacrement
De son dur et sanglant baptême.

Quand le prêtre s'avance à l'autel du saint lieu,
Pour offrir l'holocauste et commander à Dieu,
Son âme fait silence et son regard se baisse;
Le Maître aussi s'avance à son sanglant autel:
Il murmure tout bas, le Pontife immortel,
La première oraison de sa divine messe.

Ils vont, les yeux baissés, à l'aurore du jour,
Tous les communiants, manger le pain d'amour,
A la table où l'âme est guérie.
Près de communier au festin de la mort,
Le divin Rédempteur, dans un dernier effort,
Recueille tout son cœur qui tressaille et qui prie.

J'ai vu le prêtre encor s'en aller dans nos rangs
Porter le viatique à de pauvres mourants,
Et son regard voilé s'inclinait vers la terre.
Jésus se courbe aussi sous un fardeau sacré:
Le bois qui de son sang déjà s'est empourpré;
Il veut se recueillir, il veut surtout se taire.

S'il a fermé les yeux, ah! c'est pour mieux voiler
Le tableau déchirant qui vient s'y révéler,
Tableau d'angoisse étrange et d'amoureuses flammes;
L'avare n'est pas plus soucieux de son or
Que lui de nous garder intact ce cher trésor,
Son trésor de douleurs, la rançon de nos âmes.

O Victime si douce, ô mon Maître adoré,
Bénis soient ton silence et tes paupières closes!
Sur ton visage pâle et ton front déchiré,
Je lis des mots du ciel et d'ineffables choses. . .
Je lis dans un éclair plus brillant que le jour
Le poème divin de notre délivrance,
Les secrets infinis de ton immense amour,
L'ÉVANGILE DE LA SOUFFRANCE!

LE DIVIN MENDIANT

Par les chemins qui sillonnent le monde,
Les bras tendus, le regard suppliant,
J'ai vu passer le divin Mendiant,
J'ai contemplé sa tristesse profonde...
Pour que son front devienne souriant,
Donnez, donnez au divin Mendiant.

Près de chaque âme, il pleure, il fait sa quête;
Chaque passant le voit tendre la main;
Combien d'ingrats qui vont droit leur chemin
Sans même, hélas! tourner vers lui la tête!
Pour que son front devienne souriant,
Donnez, donnez au divin Mendiant.

La plainte monte à ses lèvres tremblantes;
Pour attirer nos humaines pitiés,
Il a voulu que ses mains, que ses pieds
Fussent couverts de blessures sanglantes...
Pour que son front devienne souriant,
Donnez, donnez au divin Mendiant.

A son beau front des épines sans nombre
Saignent encor: c'est bien Gethsémani!
Et la douleur, en son regard béni,
Passe soudain comme un nuage sombre...
Pour que son front devienne souriant,
Donnez, donnez au divin Mendiant.

Que veut-il donc, le Mendiant sublime,
Qui, Roi des rois et Seigneur des seigneurs,
S'abaisse ainsi?... Frère, il veut de nos cœurs
Le don parfait: il veut l'amour intime.
Pour que son front devienne souriant,
DONNONS NOS CŒURS AU DIVIN MENDIANT.

À L'EUCARISTIE

L'APPEL EUCHARISTIQUE

La sainte Communion est le remède quotidien de nos misères quotidiennes.
(Pie X)

La plus sonore voix qui résonne sur terre
A dit à notre siècle encor jeune ces mots:
"Toi qu'une ardente soif de jouissance altère,
Malade en proie au doute, aux pleurs, à tous les maux,
Si tu veux apaiser le feu de ta poitrine,
La fièvre qui te brûle et la faim qui te mord,
Viens t'asseoir chaque jour à la table divine
Que le Christ a servie au monde par sa mort!"

O Père des croyants, ô Pontife de Rome,
Merci d'avoir clamé sur ton peuple ce cri!
Pour nous, ta voix, c'est bien celle du Dieu fait homme;
Quand tu parles, la terre écoute JÉSUS-CHRIST.
Merci d'avoir penché ton âme paternelle
Sur le lit de misère où le monde languit,
Merci d'avoir porté cette manne éternelle
Aux lèvres du mourant qui râle dans la nuit.

O médecin, tu sais ce que notre âme souffre,
De notre cœur, ta main compte les battements;
Tu connais notre route, ô guide, et vers quel gouffre

Nous courons éperdus, pris d'éblouissements.
Et tes yeux, par lesquels le Christ même regarde,
Scrutent, sur tous les points, notre horizon mortel.
Et ton cœur qui nous aime et ta main qui nous garde
Nous disent le remède en nous montrant l'autel.

O Pierre, sois béni! tes paroles sont bonnes!
A ton verbe inspiré tressaille l'univers.
Ce pain, nous le mangions, mais tu nous le redonnes,
Jésus nous apparaît, ses bras plus grands ouverts.
Vous tous, les baptisés, les enfants de l'Église,
Accourez au banquet qui ne s'épuise pas;
Mangez ce pain vivant: il nous immortalise!
Mangez le Christ, si vous voulez suivre ses pas.

Qu'importe si parfois vous tombez sur la route,
Si, trop faibles, vos pieds traînent sur le chemin,
Si votre cœur s'attarde aux biens créés, s'il goûte
Encor trop ce qui passe et ce qui fuit demain!
Venez tous, alors que votre marche défaille
A cause de vos mains et de vos pieds en sang;
Venez tous parce que dans toute âme tressaille
L'inextinguible soif de son bonheur absent.
Venez chaque matin, dans l'ombre ou la lumière,
Soit que vous rayonniez ou ployiez sous la croix,
Venez tous manger Dieu, c'est le désir de Pierre,
ET PIERRE, C'EST DU CHRIST, LE VIVANT PORTE-VOIX!

LE FIAT CONSÉCRATEUR

C'est le matin des jours . . . Aux plaines de l'espace,
Les atomes obscurs se poursuivent sans bruit . . .
C'est le silence froid de l'implacable nuit.
C'est toujours et toujours l'ombre immense qui passe!
Soudain, sur ce néant, une Voix a parlé,
Une parole auguste a vibré, la première:
FIAT LUX! FIAT LUX! Et le vide a tremblé,
Et dans cette stupeur éclate la lumière.

Prêtre, quand, sur ton front, comme un divin torrent,
Le Sacerdoce vient dans sa gloire secrète,
Le FIAT créateur qui l'appelle est plus grand
Que celui par lequel la lumière fut faite!

C'est au sixième jour: le monde est achevé;
Sur le sein gracieux et fleuri de la terre,
L'Omnipotent s'arrête: avec ses mains de père,
Il pétrit de limon l'être qu'il a rêvé.
Forme inerte qui gît sans chaleur et sans âme.
FIAT! dit Jéhovah, et d'un geste d'amour,
Il souffle en cette boue une immortelle flamme,
Et, vivant, noble et fort, Adam a vu le jour.

Le mot qui creuse en toi les sources de la vie,
O Prêtre, il est plus beau que ce FIAT puissant !
D'une cime plus haute, en son vol, il descend
Donner le ciel lui-même à ton âme ravie.

Une Vierge à genoux . . . Un ange radieux . . .
Du Créateur se tait la Parole éternelle,
Et, muets comme lui, les mondes et les cieux
Attendent le FIAT d'une bouche mortelle !
La Vierge le profère en s'inclinant ; soudain,
Jusqu'au Cœur du Très-Haut, son doux verbe résonne ;
Dans une chair qui meurt, l'Immortel s'emprisonne
Et la splendeur divine a pris un voile humain.

Le FIAT merveilleux qui te consacre, ô Prêtre,
Qui t'apporte le Christ et dépose en ton être
Sa puissance adorable et son âme de feu,
C'est comme le FIAT aux syllabes bénies
Qui ravissait le Verbe aux sphères infinies.
Lui, c'est le Dieu fait homme, et toi, l'homme fait Dieu!

LA SACERDOCE

Quel est ce jour nouveau dont l'aurore mystique
S'élève, blanche et douce, au fond de l'Orient,
Tandis que dans les airs flotte comme un cantique
Et que l'azur entier se dore, souriant ?

Oh ! je te reconnais, je m'incline et te nomme,
Beau jour du sacerdoce, ô jour tombé du ciel !
En reflets glorieux, au front penché de l'homme,
Tu fais briller ces mots : *Caractère immortel* !

En moi, j'ai des accents, dans mon âme, une lyre
Qui vibrent la douceur de ton nom vénéré.
Je voudrais les chanter, je voudrais les redire
A tous ceux qu'a ravis ton ciboire doré.

L'huile sainte a coulé sur les mains du lévite,
Des soupirs triomphants . . . des paroles de feu . . .
Et l'éclair de Sina vers lui se précipite :
Il s'est courbé mortel, il se relève Dieu !

Il se relève Dieu puisqu'il en est le maître,
Puisque d'un mot, d'un geste, il l'appelle en ses mains,

Puisque, cendre et néant, il peut lui donner l'être,
Puisqu'il ouvre le ciel sur les pauvres humains.

Il est roi ! Ce matin va commencer son règne.
Le ciel, à l'Orient, dans l'espace se baigne,
Et le cœur de l'élu se baigne en son bonheur !
Le jour a moins de feux que son âme brûlante.
En lui, tout resplendit, tout frissonne, tout chante !
Et je le vois qui monte à l'autel du Seigneur.

L'autel ! . . . Est-ce un autel ou bien le char d'Élie ?
Est-ce un autel encor quand le ciel s'y replie ?
C'est plutôt le Sina, c'est l'Horeb enflammé !
Il s'avance à l'autel . . . ce mot, c'est un mensonge ;
Il monte à Dieu plutôt, dans son Être il se plonge :
Le NÉANT dans le TOUT soudain s'est abîmé.

O Prêtre, dis-le moi, de ton grand sacrifice,
Pour la première fois, quand tu pris le calice,
Quand l'homme en toi s'est tu, qu'il s'est anéanti,
Lorsque l'Esprit de Dieu, lumière, foudre et flamme,
A tressailli, vibrant, a parlé dans ton âme,
O Prêtre du Seigneur, dis-moi, qu'as-tu senti ?

Sur des lèvres de chair, dis-moi ce qui palpite,
Quand le souffle de Dieu les brûle, les agite
Et qu'il leur fait parler son Verbe tout-puissant ?
Dans un regard humain, dis-moi ce qui rayonne
Quand la gloire du Christ y tombe et le sillonne ?
Est-il fier ou voilé, terrible ou caressant ?

Lorsque l'Immensité tient dans ta main fragile,
Dis-moi si tu te sens de granit ou d'argile,
Si ton Captif aimé t'emprisonne à son tour ?
Entends-tu, fils du ciel, sur ces hauteurs sereines,
Quelque chose de doux comme des cantilènes,
Soupirs des Séraphins qui tressaillent d'amour ?

Penchée au bord des cieux, quand la Vierge elle-même,
Adore en toi, Jésus, le Pontife suprême,
Prêtre, d'un saint orgueil, dis, n'as-tu pas frémi ?
Quand l'haleine de Dieu se mêle à ton haleine,
Quand il voile pour toi sa gloire souveraine,
Sens-tu qu'il est ton Maître ou plutôt ton ami ?

Ce que j'envie en toi, Prêtre, c'est ta parole,
Aigle au vol triomphant qui vers les cieux s'envole
Et dans ses serres d'or rapporte l'ÉTERNEL !
Ce que j'envie en toi, c'est ta main consacrée,
Ce vivant PORTE-DIEU, cette arche vénérée
Qui l'élève sur nous d'un geste solennel.

Prêtre, au jour bienheureux de ta première Messe,
Comment n'es-tu pas mort, perdu dans ton ivresse,
Écrasé par le Dieu qui s'appuyait sur toi ?
Si tu peux, chaque jour ouvrir le Tabernacle,
N'est-ce pas, dis-le moi, n'est-ce pas un miracle ?
Dieu t'a donné sa force et son sceptre de roi.

LE CANADA, FILS DE L'EUCCHARISTIE

O mon pays, mon CANADA, jeune et vaillant,
Si beau, si fier, si frémissant d'ardente sève,
Incline avec transport ton front déjà brillant
Devant l'Hostie auguste où l'Éternel se lève!

D'autres pays, plus vieux, ont gravé sur le seuil
Du temple, où se bâtit chaque jour leur histoire,
Les noms de fondateurs illustres, pleins de gloire,
Et sur ces noms fameux se dresse leur orgueil !

Mais toi, mon cher pays, tressaille d'allégresse,
Car tu naquis sous la radieuse caresse
De Celui dont la vie et le nom sont : Amour.
Ton FONDATEUR DIVIN, c'est l'Hôte de l'Hostie,
Et je vois ton berceau, je vois ton premier jour
Baignés dans les splendeurs de son EUCCHARISTIE.

L'Hostie, elle a brillé sur tes jours ténébreux,
Ce fut l'unique espoir de ta sanglante enfance!
C'est elle qui faisait nos pères valeureux,
C'est elle qui les tint armés pour ta défense!

Jésus-Hostie a fait nos martyrs surhumains,
Si rayonnants de paix, si doux entre les mains
Des brutes savourant l'horreur de leur supplice!
Et l'on a vu soudain notre sol arrosé
D'un sang qui dans son Sang s'était divinisé:
Nos martyrs avaient bu leur force en son Calice.

O mon pays, tu te souviens avec amour
Du défricheur vaillant, disputant, jour par jour
Et pied à pied, ton sol à l'Iroquois féroce. . .
C'est dans l'Hostie encor qu'il prenait sa valeur,
Par elle qu'il voyait dans son rude labeur
Tout un apostolat et presque un sacerdoce.

Oh! que j'aime à rêver de ces grands jours d'antan,
Lorsque le laboureur, le premier "habitant"
Venait, chaque dimanche, assister à la messe!
Dans l'église rustique où rayonnait l'autel,
Il trouvait le banquet d'espoir et d'allégresse
Qui soutenait ses pas sur le chemin du ciel.

Puis, quand le drapeau blanc, morne, sans espérance,
Eut repassé les mers, tristement escorté
Par tous ceux qui fuyaient le sceptre redouté
Du vainqueur, oh! qui donc ici garda la France?
Ce fut le prêtre qui, d'un geste fort et doux,
Montra la sainte Hostie aux colons à genoux.

O mon pays, je t'aime et j'exalte tes gloires!
Et mon œil t'aperçoit constellé de ciboires;

Même au fond de tes bois, le divin Astre a lui.
De ses effluves chauds, notre âme est coutumière,
L'air que nous respirons vibre de sa lumière,
O CANADA, si tu rayannes, c'est par LUI! . . .

Et maintenant, voici que les peuples accourent
Glorifier chez toi le Pain qui t'a nourri.
Ils célèbrent l'Hostie, ils l'acclament, l'entourent
Des hommages brûlants d'un amour attendri.

O Montréal heureuse, ô cité de la Vierge,
Centre aimé vers lequel le monde entier converge,
Sois fière, et regardant vers ton passé lointain,
Souviens-toi qu'UNE MESSE ouvrit ta noble histoire.
Compare, en adorant, ce grand jour de victoire,
Aux modestes clartés de ton premier matin.

Aime Dieu, mon pays, va ton chemin sans crainte,
Guidé par le Seigneur et son Église sainte;
Et si tu veux que ta voix résonne en tout lieu,
Qu'au feu de ton regard la terre s'illumine,
Garde comme un trésor le Christ sur ta poitrine,
O mon pays, reste toujours un PORTE-DIEU! . . .

SEIGNEUR, DONNEZ-NOUS DES PRÊTRES

Seigneur, de votre ciel, notre patrie heureuse,
Vous nous avez tracé la route lumineuse,
Mais les ombres du mal, en nuages épais,
Font descendre la nuit sur nos yeux inquiets.

O Seigneur Jésus-Christ, le plus tendre des maîtres,
La terre est froide et sombre: oh! donnez-nous des prêtres!
Des prêtres, par milliers, des flambeaux éclatants
Qui nous guident vers vous dans les ombres du temps.

Sur cet âpre chemin de la Béatitude,
De nos maux, nous traînons la grande lassitude;
La douleur et l'effort ont usé nos ardeurs,
Et les flammes du bien s'éteignent dans nos cœurs. . .

O Christ, ô Dieu vivant, le plus riche des maîtres,
Nous tombons épuisés. . . oh! donnez-nous des prêtres!
Des prêtres généreux pour nous rompre le Pain
Et pour nous abreuver de votre Sang divin!

L'univers est baigné dans le sang et les larmes,
Et nous vivons tremblants, pleins d'angoisse et d'alarmes.

Seigneur, vous brandissez le fouet de vos rigueurs,
Et chaque jour qui luit voit grandir nos terreurs.
Et nous sentons peser en d'intimes souffrances,
Sur nos coupables cœurs, le poids de nos offenses.
Seigneur, miséricorde, ayez pitié de nous!
Malheureux et contrits, nous soupignons vers vous!

O Dieu compatissant, le plus juste des maîtres,
Nous sommes criminels: oh! donnez-nous des prêtres!
Des prêtres, par milliers, qui versent sur nos fronts
L'allégresse et la paix des célestes pardons.

Nous nous acheminons vers l'étape dernière;
L'éternité s'approche en sa grande lumière;
Déjà le Paradis rayonne à l'horizon!
Qui donc nous ouvrira votre sainte maison?

O béni Rédempteur, le plus aimant des maîtres,
L'au-delà nous appelle, oh! donnez-nous des prêtres!
Des prêtres courageux dont le geste immortel
Réconforte notre âme et l'introduise au ciel.

LA DERNIÈRE MESSE DU MARTYR

Son pauvre corps saignant de mortelles blessures,
Le Martyr gisait, là, sous les voûtes obscures
D'une infecte prison. . . Mais il était vainqueur;
Et, si tout défailait en lui, hormis son cœur,
Ce grand cœur dévoré d'une flamme divine
Battait d'un rythme fort, soulevait sa poitrine,
Fortifiant encor les membres douloureux,
Et mourant, il vivait, l'athlète valeureux!

Son nom: Lucien; c'était un fils de la Syrie,
Et sa lumière avait éclairé sa patrie.
Devant le tribunal de l'empereur romain,
Qui s'appelait alors l'ignoble Maximin,
Il avait proclamé que la souffrance est belle
Qui mène de la mort à la vie éternelle,
Qu'elle est douce au chrétien! Et pour des mots si fiers,
On l'avait torturé, fouetté, chargé de fers.
D'autres chrétiens, captifs comme lui, de leur père
Entouraient tristement le sublime calvaire;
Ils sentaient que la gloire allait bientôt venir
Prendre pour l'au-delà l'âme du cher martyr,
Et qu'ils devaient, sans lui, sous leurs pesantes chaînes,

Célébrer en pleurant les agapes prochaines,
Car la Théophanie approchait.

Or, le saint,

Le front transfiguré par un éclat divin,
Leur dit: "Ne craignez pas, je fêterai sur terre
De notre appel à Dieu le bienheureux mystère!"
Et la Théophanie éclaire l'horizon! . . .
Elle rayonne même en la sombre prison,
Car le Prêtre martyr, qu'un miracle ranime,
Veut immoler pour eux l'adorable Victime.
Le pain est prêt, le vin aussi; déjà le ciel
Semble s'ouvrir! . . . Mais non, puisqu'il manque l'autel!
Point d'autel, point de messe, hélas! et point d'hostie
Pour ces cœurs soupirant après l'Eucharistie,
Pour ces soldats du Christ qui vont lutter demain
Et dont les pieds meurtris tremblent sur le chemin.
Déception, douleur! L'on sanglote et l'on prie;
Quand, tout-à-coup, Lucien se soulève et s'écrie:
"Frères, consolez-vous, l'autel sera mon corps;
Sur ma poitrine descendra le Pain des forts;
Entourez-moi, vos corps, à vous, seront le temple;
Je vois Jésus qui nous bénit et nous contemple."

Alors, il commença le Mystère sacré,
Et sur son cœur vibrant, sur son corps déchiré,
Il appela le Dieu martyr dont la chair vierge
Fut lacérée un jour par le fouet et la verge.
Victime sur victime, ensemble au même feu;
Dieu s'immolant pour l'homme et l'homme pour son Dieu;
La créature et Dieu mêlant leur agonie

En cette aube du jour de la Théophanie;
Et l'immortelle vie éclore sur la mort.
Le temps, l'éternité, dans un pieux accord
S'unissant pour chanter cet hymne d'allégresse,
Ce poème ineffable: UNE DERNIÈRE MESSE!

.....
O Prêtre, ainsi tu vas sur la route du ciel...
Et tu portes en toi la pierre de l'autel
Où peut toujours s'offrir le Pain du sacrifice;
Vers Dieu, tu peux sans cesse élever ton calice,
Ton cœur est un autel où sans cesse descend,
Pour en faire un brasier très vaste et très puissant,
Le feu du ciel qui doit consumer la victime,
Et dont le Cœur du Verbe est le brûlant abîme;
Ton âme est un autel rayonnant de clarté
Où s'incarne le grand Soleil de vérité,
Où respendit pour nous la Lumière éternelle
Quand brille à l'horizon chaque aurore nouvelle.

O Prêtre, enivre-toi de l'immense bonheur
D'être un autel vivant dressé par le Seigneur,
D'être la pierre auguste où ta main sacrifie
La Victime d'amour dont la chair vivifie!
Sois fier d'être un autel, sois fier d'être un saint Lieu
Où l'humanité fait la rencontre de Dieu.

VIATIQUE DE GUERRE (1)

Soir de bataille, en France, aux abords de Verdun.
Dans l'air moite et chargé, flotte un âcre parfum
De gaz et d'explosifs, de mitraille et de soufre . . .
Sur le sol tourmenté, c'est la France qui souffre,
A présent que se tait la France qui se bat.
Rude fut la mêlée, atroce le combat!
Car, aussi loin que l'œil peut embrasser la plaine,
On voit des fronts broyés et des corps sans haleine,
Et, se mêlant aux morts, des blessés gémissants
Qui clament leur détresse en tragiques accents!
Des râles et des pleurs, des paroles plaintives
Qu'arrachent aux mourants leurs douleurs excessives.
Des soupirs affaiblis, des syllabes sans mots,
Des appels sans réponse et de poignants sanglots! . . .
Navrante mélodie, accord inimitable,
Sombre et funèbre "alto" de l'air épouvantable
Qu'a chanté tout le jour le canon mugissant,
Et dont la note ultime expire dans le sang.
Oh! que d'horreurs depuis que la sinistre haine,
A grands coups d'obusiers, fait sa vendange humaine!

(1) Ces vers ont été inspirés à l'auteur par un récit de M. l'abbé Thellier de Poncheville.

Or, par ce soir dolent d'un jour victorieux,
Les victimes saignaient sur le sol glorieux;
Soudain, une voix forte encor, mais haletante,
Dans l'ombre qui grandit, s'élève, palpitante:
—Vous tous qui m'entourez, frères, écoutez-moi;
Recourez au bon Dieu; ranimez votre foi;
Repentez-vous de vos péchés: moi qui suis prêtre
Je puis les effacer au nom du divin Maître;
Il vous offre sa grâce et son pardon sauveur;
Voulez-vous accepter cette grande faveur?
—Oh! oui, qu'Il soit béni! disent les voix mourantes.
Un silence a passé sur ces loques vivantes,
Un silence où chacun, regardant son passé,
Crie à Dieu le regret de l'avoir offensé.
Un silence éloquent, plein d'une joie austère,
Fécond, et plus voisin du ciel que de la terre.
Et le prêtre-soldat a parlé de nouveau,
Scandant, dans l'air sans bruit, le suprême ABSOLVO.
—Et maintenant, dit-il, la mort me sera belle!
Mais une voix, là-bas, à dix mètres, l'appelle:
—Mon Père, portez-vous encor le Pain sacré?
Je voudrais tant Jésus! Je l'ai tant désiré!
—Oui, par bonheur, mon frère, il me reste une hostie.
Et le blessé joyeux: "Je l'avais pressentie!"
—Pauvre ami, je ne puis me rendre jusqu'à vous:
Un gros éclat d'obus m'a broyé les genoux.
—Mais je me traînerai! dit la voix énergique,
Pour affronter la mort, je veux mon viatique!...
Je veux, avec Jésus, paraître devant Dieu!
Et le soldat commence à ramper vers le lieu

Où le prêtre se meurt. L'espérance sublime
 Dont tressaille son cœur le soulève et l'anime.
 Il se traîne, il gémit, il s'arrête, brisé;
 Puis un élan nouveau meut son corps épuisé
 Qui trace dans la glaise une ornière sanglante.
 Il approche. . . il arrive. . . et son âme vaillante
 Aura le Pain des forts! . . . Mais non! il n'en peut plus!
 Hélas! il tombe, inerte, à trois pas de Jésus!
 Deux longs gémissements suivis d'un lourd silence,
 Deux appels angoissés vers la Toute-Puissance,
 Vers Celui qui vit là, miséricordieux.
 —O Seigneur, répondez à son désir pieux!
 Murmure l'aumônier d'une voix presque éteinte.
 Puis, d'une main qui tremble, ouvrant la boîte sainte,
 Il en tire l'hostie et la montre au blessé
 Qui, la voyant paraître, en un geste empressé,
 Étend ses bras meurtris vers la céleste proie.
 O bonheur! Il la tient! Inexprimable joie!
 Mais son sang et le sang du prêtre vénéré
 Ont coulé tour à tour sur le Pain consacré!
 L'hostie en est couverte, elle en est tout humide!
 Et le soldat reçut dans sa poitrine avide
 Le Viatique rouge et blanc! . . .

Et c'est ainsi

Qu'il mourut pour la France, et le saint prêtre aussi.

.....
 Chaque jour, nous tendons nos mains vers le ciboire
 Et nous lui quémandons la paix et la victoire.
 Nous aimons que la voix de Jésus parle en nous,
 Que son genou puissant ploie avec nos genoux.

Par son sang, nous voulons arrêter cette guerre
Qui noie au sang humain la moitié de la terre.
C'est bien. Prenons l'hostie, élevons-la vers Dieu;
Mêlons à nos clameurs ses prières de feu!
Mais ce n'est pas assez. Dans le divin calice,
En gouttes de douleur, versons le sacrifice.
Par nos humbles soupirs, nos vœux, nos pleurs secrets,
Traçons le doux chemin par où descend la paix.

Et notre hostie, offerte à Dieu, sera plus belle,
Lorsqu'il aura coulé de notre sang sur elle.

À MARIE

À SAINT JOSEPH

À SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

AUX ÂMES DU PURGATOIRE

LE NOM DE MARIE

Le parfum de la rose errant sous la charmille,
Les premiers feux du jour, la brise aux mille voix,
L'aurore dont la perle à toute fleur scintille,
 Le son du cor au fond des bois,
 Le miel et l'ambre que l'abeille
 Multipliant ses doux larcins,
 A chaque fleur, blanche ou vermeille,
 Va dérober tous les matins,
 L'esquif aux éclatantes voiles
 Que bercent aux feux des étoiles
 Les vagues du lac endormi,
 L'oiseau qui chante sur la branche,
 Et le cœur joyeux qui s'épanche
 Dans le cœur d'un fidèle ami,
Le folâtre agnelet, la biche vagabonde,
Le vol du papillon à travers les roseaux,
La chanson du pêcheur, assis au bord de l'onde,
 Le soleil couchant dans les eaux,
 L'humble soupir de la prière,
 Avec la brise voyageant,
 L'astre qui roule en la nuit claire,
 Comme un roi sur son char d'argent,

L'arc dont les courbes irisées
Élèvent au sein des rosées
Un pont de nacre et de cristal,
L'heureux sommeil de l'innocence
Et le sourire de l'enfance
Qui n'a jamais connu le mal,
Des séraphins brûlants, le sublime cantique,
L'encens toujours nouveau qui fume dans Sion
Et le fleuve éternel de la cité mystique,
Sont moins doux, Vierge, que ton NOM!

Ton NOM, mais c'est l'amour et le parfum de l'âme,
C'est la fraîche oasis, c'est l'Éden du désert,
C'est, pour toute blessure, un virginal dictame,
Pour toute oreille, un doux concert!
Plus pur que le lys des vallées
Et plus suave que le miel,
Plaisir des âmes exilées,
Ce chaste NOM nous vient du ciel.

Depuis, il n'est plus, sur la terre,
De souffrance, ni de misère
Que ce NOM ne puisse charmer.
Qu'une bouche dise: MARIE!
Le pécheur croit, le juste prie
Et Dieu se laisse désarmer.
Aussi, pour l'homme et pour les anges,
C'est un espoir, c'est un bonheur
Que de redire les louanges
D'un NOM qu'épela le Seigneur.

Oh! si jamais ma voix coupable
Taisait ce NOM trois fois aimable
Et lui refusait ses accents,
Que mon cœur aussitôt se glace
Et que l'on cherche en vain ma trace
Parmi la foule des vivants!

O Vierge qu'on proclame, ici-bas, toute belle
Et que célèbre au ciel, dans l'extase éternelle,
La harpe d'or du séraphin,
Sous tous les cieux du monde, au couchant, à l'aurore,
Dans un élan sacré, je veux chanter encore,
Je veux chanter ton NOM sans fin!
Et lorsque mon heure dernière,
S'envolant avec ma prière,
Fermera ma froide paupière,
Du ciel, obtiens-moi le pardon!
Que sur ton sein ma vie expire
Et qu'en un suprême sourire,
VIERGE, MA MÈRE, JE SOUPIRE
TON NOM!

POÈME D'UN LYS

O Vierge immaculée,
O Lys de la vallée,
Fleur près de qui nos fleurs
Perdraient de leurs couleurs!
(*Edouard Turquety*)

Tous les prédestinés, tous ceux pour qui la terre
Est la plage d'exil et du devoir austère,
Tous ceux-là, vers le Lys, ont dirigé leurs pas.
Sous l'immortel abri de ses chastes pétales,
Ils ont vu poindre au ciel les aubes virginales
Du jour qui ne finira pas.

Tous les purs ont passé près de la Fleur divine,
Et, pleins d'enthousiasme, ils ont, sur leur poitrine,
Gravé ce mot: *Virginité!*
Ils ont dit: "Parons-nous de nos blanches tuniques,
Que nos fronts soient baignés de ses grâces pudiques,
Revêtons-nous de sa beauté!"

Ceux dont le cœur aimant devient une fournaise,
Ceux qu'on nomme François, Paul, Augustin, Thérèse,
Ceux-là, près du Lys immortel,

Ont allumé l'ardeur qui dévorait leurs âmes,
Ils ont pris au foyer ses virginales flammes,
Ils ont pris le feu sur l'autel!

Ceux qui vont dans la vie avec des chants sublimes,
Qui de leur sang voudraient effacer tous les crimes
Et rayonner partout la sainte Vérité,
Ceux qui voudraient à Dieu donner la terre entière,
Qui voudraient transformer en amour, en prière,
L'insouciant humanité. . .

Ils ont passé, ceux-là, près de la Fleur sereine,
Et contemplant, ravis, sa grâce souveraine,
Ils ont dit: "Nous irons prêcher cette blancheur;
Nous irons la montrer à ceux qui sur la fange
Se traînent, alanguis, dans un bonheur étrange,
Et du Lys, ils verront l'éternelle fraîcheur!"

Quelle est dans le lointain cette foule nouvelle
Qui s'avance joyeuse, et si fière et si belle,
Avec des palmes à la main ?
Ils ont lutté, ceux-là, voyez, leur être saigne. . .
Mais quel nimbe royal les couronne et les baigne
D'un éclat brillant, surhumain!

Ceux-là, ce sont les forts, c'est la virile armée
Que la croix du Sauveur a séduite et charmée;
Tous ceux-là, ce sont les martyrs!
Et les martyrs du sang et ceux de la souffrance,
Tous ceux que la douleur, mêlée à l'espérance,
Conduisit vers le ciel à travers leurs soupirs.

Quand, un jour, ils ont vu pleurer la Vierge-Mère,
Lorsqu'ils ont vu le Lys aux pentes du Calvaire
Rougir sa blanche coupe au sang du Dieu fait chair,
Ils ont voulu goûter au fiel de l'agonie,
Ils sont tous accourus près de la Fleur bénie
Pour mendier leur part de son calice amer.

Oui, Marie est à nous et ce jour de victoire,
Projette sur nos fronts un reflet de sa gloire:
Le bonheur de la Mère enivre les enfants! . . .
Nos cœurs vibrent d'amour, d'ineffable tendresse,
Et sa beauté divine et sa bonté nous presse
De lancer vers le ciel nos accords triomphants.

—O LYS IMMACULÉ, penche vers ta famille
Ce calice immortel qui parfume et qui brille!
Sur nous, comme un abri, mets tes saintes blancheurs;
Donne-nous, chaque jour, de ta Fleur maternelle,
Le doux nectar, JÉSUS, la Blancheur éternelle,
Et permets à nos chants de bénir tes grandeurs.

LA COMMUNION DE MARIE

Voici l'heure céleste où le Fils et la Mère
Vont se donner, ravis, le baiser du matin. . .
La Vierge, depuis l'aube, appelle, en sa prière,
Cette heure au timbre doux qu'on va sonner enfin!

Et les anges sont là, pleins d'amour et d'envie,
Faisant par leur blancheur et par leur pureté,
Une belle couronne à la Vierge Marie,
Qui s'incline et s'abîme en son humilité.

Et Jean donne Jésus à la Vierge divine,
Et Jésus se repose en ce jardin fermé
Où croît dans sa splendeur la rose sans épine,
La violette douce et le lys embaumé.

Qui dira la beauté de ces instants sublimes ?
Qui dira les transports de cet embrassement ?
Les accents d'ici-bas n'atteignent pas ces cimes. . .
Les anges sont muets dans leur ravissement.

PRIÈRE DU SOIR
À
NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

Vers dédiés à un protégé de Marie.

Le soleil du midi vers l'horizon chemine,
Le ciel est pur et clair, les vents sont apaisés,
Et les feux moins brûlants dont l'éther s'illumine
Au firmament pâli, jettent des tons rosés.
C'est l'heure calme et sainte où mon âme ravie
Sent en elle monter la prière du soir . . .
Et, tout ému, je viens, pèlerin de la vie,
A tes pieds, ô ma Mère, ouvrir mon encensoir.

Tu fus, de mon destin, la grâce matinale:
Quand je marchais, enfant, au sentier des douleurs,
Tu soutenais mes pas; c'est ta main virginale
Qui daignait essuyer mes yeux chargés de pleurs.
Maintenant, je bénis l'âpreté de mes larmes
Et le jour ténébreux où j'allais plein d'effroi . . .
Car la souffrance apprend à connaître tes charmes,
C'est son dolent appel qui t'attira vers moi.

Et, joyeux, j'ai senti, tout le long du voyage,
La hantise d'amour de ta main dans ma main;
Une étoile brillait, et c'était ton visage,
Penché, plein de douceur, sur le pauvre orphelin.
Et moi, le délaissé, je n'étais plus sans mère,
Puisque Jésus avait l'ineffable pitié
De députer la sienne auprès de ma misère
Et d'offrir à mon cœur ta céleste amitié.

Vierge, mon existence est donc là, tout entière,
Vivante à mes regards en un pieux tableau
Où, près des miens, tes pieds ont marqué la poussière,
Où flotte, gracieux, un pan de ton manteau.
Pour mère, j'ai trouvé la meilleure des femmes,
Et mon cœur, enivré de ce puissant bonheur,
Dans son délire, veut apprendre à d'autres âmes
Le charme de ton nom: VIERGE DU SACRÉ-CŒUR!

Maintenant que ma course est plus près de son terme,
A présent que le soir estompe l'Orient,
Mon œil est plus serein, mon pied se sent plus ferme,
Et mon amour de fils devient plus confiant.
Au firmament, là-bas, s'amoncelle un nuage,
Il accourt, menaçant, de l'horizon lointain.
Mais je ne le crains pas, je garde mon courage
Car tes yeux maternels éclairent mon chemin.

Mère, j'espère en toi, j'espère en ta puissance:
Le Cœur du Tout-Puissant s'est fait ton doux captif!
Par lui, tu peux combler le vide et l'indigence

De celui que tu prends pour ton fils adoptif.
Un enfant n'a-t-il pas sur les biens de sa mère
Un droit mystérieux, intangible et sacré ?
Tu possèdes le Cœur de notre divin Frère:
Ton infini Trésor, je le partagerai.

Mais avant que la nuit tombe sur ma journée,
Je veux te célébrer par des accents nouveaux !
Je veux que, par mes mains, ta tête illuminée,
Pour consoler le pauvre, ait des rayons plus beaux ;
Je veux montrer à tous l'éclat de ta couronne
Et la route bénie où j'ai suivi tes pas,
Je veux qu'ils sachent tous combien ton âme est bonne
Pour que beaucoup d'enfants se jettent dans tes bras.

VIERGE DU SACRÉ-CŒUR, accepte mon hommage
Et ce chant filial que l'amour fait jaillir,
Daigne sourire encore à mon humble langage,
Toi dont le cœur s'émeut du plus léger soupir !
Jusqu'à la fin du jour, laisse-moi, belle Dame,
Balancer à tes pieds mon brûlant encensoir !
Dans ce geste pieux, que s'exhale mon âme !
Et le ciel finira ma prière du soir.

EN ATTENDANT LE CIEL

Extrait de la cantate "En attendant le ciel" composée pour le 60ⁱème anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée. (8 déc. 1914.)

S'appuyant, noble et triste, à l'épaule de Jean,
La Vierge revenait du mont de la victoire;
Car il était parti son Maître et son Enfant:
Le ciel s'était ouvert pour acclamer sa gloire.
Au regard de la Vierge encor plein de rayons,
Vestiges lumineux des visions bénies,
Passait un voile clair de larmes infinies,
Comme un nuage plane au sein des cieux profonds.

Car il était parti! La sainte accoutumance
De voir un Dieu, de lire en son œil éternel,
De sentir constamment son auguste présence,
De l'entendre répondre au premier mot d'appel! . . .
C'était fini! C'était passé! La Vierge aimante
Soumise à ce que Dieu voulait d'elle, inclinait
Son Cœur immaculé que le vide étreignait,
Et ses lèvres disaient une prière ardente.

EN ATTENDANT LE CIEL, elle allait vivre encor,
Vivre en souffrant pour Lui l'exil et l'heure amère,
Vivre en rêvant de Lui, son éternel Trésor,
Vivre pour d'autres fils dont elle était la mère.
Elle allait retrouver, s'immolant sur l'autel,
Ce divin Disparu. Sa merveilleuse vie
Devait se consumer toujours près de l'hostie,
EN ATTENDANT LE CIEL.

JE SUIS L'IMMACULÉE

“JE SUIS L'IMMACULÉE!” oui, tu l'as dit, ô Pierre,
Je suis le lys très pur que le Seigneur a fait,
Je suis le diamant trouvé dans la poussière,
La lumière sans ombre et le joyau parfait.
Même aux regards de Dieu, JE SUIS L'IMMACULÉE,
Car il n'a pas voulu de flétrissure en moi.
Et mon âme jamais par la fange troublée
N'a senti du péché la misère et l'effroi.

“JE SUIS L'IMMACULÉE!” un porte-Dieu sans tache,
L'écrin choisi de la divine sainteté.
En mon âme repose, en mon âme se cache
Celui dont le nom seul chante la pureté.
Je suis du Verbe chair le radieux ciboire;
Et pour donner, à tous, ce froment virginal,
Et pour laisser passer les rayons de sa gloire,
Dieu m'a faite limpide ainsi que le cristal.

“JE SUIS L'IMMACULÉE!” au sommet du Calvaire
Jésus tournant vers moi son filial regard,
De tout homme ici-bas me fit gardienne et mère;
Ce fut mon lot divin et ma sublime part.

Et pour les porter tous, Dieu fit mon cœur si vaste
Qu'ils y peuvent trouver un abri tendre et sûr,
Et pour les aimer tous, Dieu fit mon cœur très chaste,
Car on aime beaucoup que lorsqu'on est bien pur.

O Mère de Jésus, ô VIERGE IMMACULÉE,
Ta blancheur nous fascine et nous venons à toi,
A toi qui nous souris dans ta grâce voilée,
A toi notre idéal, notre vivante loi!
Vois nos cœurs tout flétris des terrestres poussières,
Incline-toi vers eux, dégage-les du mal!
Sans trêve, inonde-les des plus pures lumières...
Qu'ils reposent sans fin sur ton Cœur virginal!

PRÉSENTATION DE MARIE

Quelle est cette enfant gracieuse
Qui s'avance vers le saint Lieu ? . . .
Sa mère, d'une main pieuse,
La conduit doucement à Dieu.
De candeur et de modestie,
Son front d'albâtre est rayonnant;
Le ciel la nomme en s'inclinant:
C'est la Vierge! c'est une HOSTIE!

Mon âme aussi vers toi s'incline,
O douce Reine de trois ans!
J'admire ta grâce enfantine,
Ton visage aux traits ravissants;
Ta robe si blanche est jolie,
Mais ton âme est plus belle encor;
Et cette âme en son noble essor
Monte vers Dieu: c'est une HOSTIE!

Venez, ô blancheurs de la terre,
Flotter près de l'enfant d'amour;
Venez, du céleste hémisphère,
Blancheur de l'ange, à votre tour!
Auprès de la pure Marie,
Les autres blancheurs ne sont plus;

Presque aussi blanche que Jésus
Est la Vierge, nouvelle HOSTIE!

Oh! le geste fort, magnanime,
De cette enfant au cœur de feu! . . .
Non jamais pareille victime
Ne s'est encore offerte à Dieu!
C'est la grandeur anéantie,
C'est la fleur de l'humanité
Qui vient immoler sa beauté
Et se livrer comme une HOSTIE!

Elle donne sa vie entière,
Tous ses sourires, tous ses pleurs,
Son travail fécond, sa prière
Pleine de sublimes ferveurs.
Je devine en sa mélodie
Les élans du *Magnificat*,
Les sanglots poignants du *Stabat*:
Joyeuse et douloureuse HOSTIE!

Enseigne-nous, petite Reine,
À nous donner parfaitement;
Prête-nous ta grandeur sereine
Et l'ardeur de ton cœur aimant!
Fais que nos âmes, investies
De ta blancheur, de tes vertus,
Soient agréables à Jésus
En devenant d'autres HOSTIES!

SAINT JOSEPH ET L'INFORTUNÉ FLEURISTE

Saint Joseph, consolation
des malheureux, priez pour
nous.

(Litanies de S. Joseph)

On était en hiver, par un soir de dimanche;
La neige, molle et douce autant que froide et blanche,
Drapait tout, lentement, d'un linceul moite et lourd.
Sous un toit isolé du modeste faubourg,
Deux êtres malheureux, un fleuriste et sa femme,
Mornes, étaient assis devant l'âtre sans flamme.
Sur son lit, dans un coin, une enfant de dix ans
Poussait, en son sommeil, de sourds gémissements:
Malade d'avoir faim! Et l'horloge dans l'ombre
D'un sinistre tic tac, scandait cette heure sombre.
La femme sanglotait, et lui, silencieux,
Avait du désespoir plein l'âme et plein les yeux!
—Madeleine, fit-il, vois, tout nous abandonne . . .
Le bon Dieu n'entend plus notre prière . . . Il donne
A d'autres, ses faveurs, à nous, le dénûment,
Et pourtant, nous l'avons servi fidèlement!
—Oh! ne blasphème pas, reprit la femme, espère
En Lui, car il est juste, il est bon, c'est un père!
—S'il est père, qu'il vienne enfin nous secourir! . . .
L'heure presse, ou bientôt notre enfant va mourir . . .

Du poids de mes douleurs, que le ciel me délivre!

Lui, n'a pas défendu mes fleurs contre le givre:

Le givre et la gelée ont tué mon jardin . . .

La vente de ces fleurs nous eût donné du pain! . . .

—Ne parle pas ainsi, Joseph! supplia-t-elle,

Ne doute pas de Dieu, de son amour fidèle!

Mais l'homme, exaspéré, reprit d'un ton brutal:

—Il a conduit mon fils malade, à l'hôpital;

Il veut nous enlever la petite Marie! . . .

—Non, il va la guérir, mon homme, crois et prie.

Prions par saint Joseph, ton patron bienheureux:

Pour les pauvres, toujours, son cœur est généreux!

Joseph, vaincu, ploya les genoux. Leur prière

Monta dans le silence ému de la chaumière,

Et la foi dessina, sur cet horizon noir,

L'arc-en-ciel radieux qui se nomme: *l'espoir!*

Mais quel est donc ce bruit? Qui frappe de la sorte?

On ouvre. Un vieux paraît sur le seuil de la porte,

Un mendiant défait, maigre, tout éclopé,

Qui grelotte dans son sarrau mince et râpé.

—Entrez, mon cher ami, dit Joseph, ma demeure

Sans chaleur et sans flamme, est encore meilleure

Que le trajet, dehors, dans la bise d'hiver.

—J'ai froid, dit l'inconnu, j'ai faim; depuis hier,

Je suis à jeun; je tremble et me soutiens à peine,

Et ses yeux suppliaient. "Apporte, Madeleine,

Dit le fleuriste ému, donne-moi sans retard

"Notre dernier morceau de pain pour ce vieillard,

"Plus malheureux que nous; car, j'en ai l'assurance,

"*Saint Joseph* ne peut pas tromper mon espérance:

“Il nous rendra, multiplié par sa bonté,
“Le pain dont nous faisons, ce soir, la charité!”
Et l’indigent mangea le pain de la misère,
Ce pain rude et sacré qu’un père et qu’une mère
Ôtaient à leur enfant mourante, sans regret,
Sans savoir si demain leur en apporterait;
Et cette nuit d’hiver, froide, dure et cruelle,
Pour les trois délaissés, commençait d’être belle . . .
Et c’est ainsi que le plus sombre des taudis
Est transformé soudainement en paradis,
Lorsque la charité céleste y fait descendre
Le chaud rayonnement de son âme si tendre.
—Je dois continuer ma route, dit le vieux,
Se levant pour partir, mais j’appelle en ces lieux
La bénédiction du Maître qui nous aime,
Qui permet la détresse et l’indigence extrême
Pour rendre saints et forts les cœurs qu’il veut à Lui;
À vous qui me donnez votre pain d’aujourd’hui,
Il enverra celui de demain. *Confiance!*
Sur les infortunés veille la Providence!
Il partit. Les époux, heureux et consolés,
Sentaient que leurs espoirs seraient bientôt comblés . . .
Puis, si paisiblement la petite Marie
Reposait, que tous deux la pensèrent guérie;
Et, dormant, à leur tour, d’un tranquille sommeil,
Ils n’ouvrirent les yeux qu’au lever du soleil.
Alors, Joseph sortit pour chercher de l’ouvrage,
Mais il rentra bientôt rayonnant: son visage
Exultait! “Madeleine, au jardin!” criait-il.
Dehors, l’air embaumait comme un matin d’avril:

Le jardin n'était plus qu'une corbeille immense
Où d'innombrables fleurs chantaient leur espérance! . . .
Aux arbustes blanchis dans les premiers frimas,
Des roses par milliers, des grappes de lilas,
Tendus, frôlaient des lys, aux têtes gracieuses,
Qui poussaient, vers l'azur, leurs tiges glorieuses.
Et les fleurs du printemps et les fleurs de l'été
Mariaient leur jeunesse et leur fraîche beauté! . . .
Était-ce illusion? N'était-ce pas un rêve
Envoyé par le Dieu très bon pour faire trêve,
Une heure seulement, à leurs âpres douleurs? . . .
Non, non! Ce sont bien là de véritables fleurs
Qui jettent leurs parfums, leur grâce printanière,
Douce, dans la froidure hiémale et matinière.
"C'est Lui! dit Madeleine en tombant à genoux,
"C'est le grand saint Joseph qui s'incline vers nous!
"N'as-tu pas observé que le pâle visage
"Du pauvre d'hier soir ressemble à notre image
"De saint Joseph? C'est Lui, c'est Lui notre Sauveur!"
Et les époux, ravis, sanglotaient de bonheur.
Le prodige bientôt fut connu dans la ville;
Vers le jardin, subitement rendu fertile,
Pour acheter des fleurs merveilleuses, l'on vint . . .
Et les gens leur trouvaient un arôme divin.
La recette, au logis, fit renaître l'aisance,
Et, de leur Bienfaiteur, célébrant la puissance,
Joseph et Madeleine et leurs enfants guéris
Coulèrent d'heureux jours sous leurs humbles lambris.

ITE AD JOSEPH

Allons à Joseph! voici que rayonne,
Comme un astre au ciel, son mois bien-aimé;
Près de son autel, formons la couronne,
Par tout cœur chrétien qu'il soit acclamé!

Allez à Joseph! Il est votre père,
Vous, pauvres enfants qui n'en avez plus;
En le regardant, que votre âme espère . . .
N'a-t-il pas été celui de Jésus?
Exilé du ciel par son Père auguste,
Le divin Enfant, notre Rédempteur,
Parmi les humains, discernant ce juste,
L'appela son père et son protecteur.

Allez à Joseph, âmes désolées,
Vous dont la souffrance est le triste lot,
Vous qui n'avez plus de nuits étoilées,
Vous dont l'existence est un long sanglot!
Allez à Joseph! Il connaît les larmes,
Il sait consoler, car il a souffert,

Et, son cœur si bon, si rempli de charmes,
Par Jésus Lui-même, il vous est offert.

Allez à Joseph, âme virginale,
Beau lys plein de grâce et plein de fraîcheur,
Pour que le péché, poussière infernale,
Respecte l'éclat de votre blancheur.
Si dans le sentier votre pied chancelle,
Allez à Joseph, il vous soutiendra,
Si dans le ciel noir la foudre étincelle,
Allez à Joseph, il vous sauvera!

Allez à Joseph, vous, enfants prodiges,
Qui, du ciel, avez perdu le chemin,
Et vous oublierez douleurs et fatigues,
Soutenus par lui, guidés par sa main;
Car Joseph connaît la miséricorde,
Sur son cœur vibra le Cœur de Jésus,
Pécheurs, approchez, son âme déborde,
Vous serez aimés, bénis, secourus.

Allez à Joseph, vous, pères et mères,
Chargés par le ciel d'un si grand devoir!
Vous qui versez tant de larmes amères,
Lorsque l'avenir se laisse entrevoir!
Portez à Joseph votre inquiétude,
Mettez, confiants, vos fils sous ses yeux,
Et vous sentirez la béatitude
De les voir marcher au chemin des cieux.

Allez à Joseph, chers enfants qu'il aime,
Ô vous qu'éblouit le soleil naissant,
Vous pour qui la vie est un doux problème,
Qui lui souriez d'un cœur innocent!
Portez à Joseph vos tendresses vives,
En vous regardant, il se souviendra
Que Dieu revêtit vos grâces naïves,
Et ravi de joie, il vous bénira.

Allez à Joseph, vieillards, voici l'ombre,
La nuit va se faire à votre horizon,
De vos ans, déjà, Dieu fixe le nombre,
Vous allez sortir de votre prison.
Pour franchir, joyeux, le pas redoutable
Qui conduit du temps à l'éternité,
Invoquez Joseph, sa main charitable
Sera votre appui, votre sûreté.

Allez à Joseph, pauvres de la terre,
Allez! . . . il fut pauvre, il fut ouvrier,
Puis, il vous dira ce mot salutaire:
"Le travail est doux quand on sait prier!"
Riche, en gémissant de ton opulence,
A cet artisan, tu demanderas,
Par pitié pour toi, quelque ressemblance
Avec l'Indigent qu'il porte en ses bras.

Allez à Joseph, prêtres que j'envie,
Ô vous qui touchez le Dieu trois fois saint,
Vous qui comprenez son âme ravie,

Lorsqu'il étreignait le Christ sur son sein.
Quand Hérode encor menace l'Église,
Oh! pressez l'Enfant sur vos faibles cœurs,
En vain, contre vous, Satan rivalise,
Vous avez Jésus, vous serez vainqueurs!

Allez à Joseph, âmes embrasées,
Vous que Dieu remplit de ses feux brûlants,
Vous que cette flamme a martyrisées,
Allez à Joseph, il eut vos élans.
Mais vous, qui du froid, sentez les atteintes,
Portez à Joseph votre cœur glacé,
Il vous le rendra plein de flammes saintes
Et d'amour divin pour jamais blessé.

ALLONS TOUS À LUI, voici que rayonne,
Comme un astre au ciel, son mois bien-aimé:
Près de ses autels, formons la couronne,
Et par tout chrétien, qu'il soit acclamé!

A SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE

A L'OCCASION DU 32^e ANNIVERSAIRE DE SON ENTRÉE AU CARMEL

Monte sur les autels, ô petite Thérèse,
Et là, parmi les Saints, tu seras bien à l'aise,
Ton manteau blanc y jettera douce lueur...
Ton clair regard, sous les plis de ton voile sombre,
Comme un astre de paix rayonnera dans l'ombre
Où nous marchons, désemparés, pleins de langueur.

Monte sur les autels, ardente petite âme,
Le siècle est à la haine, et, partout, cette flamme
Émanant de l'enfer, sur la terre a soufflé;
Sublime fleur d'amour, blanche rose embaumée,
Répands, répands sur nous ta fraîcheur parfumée,
Le feu suave et fort dont ton cœur a brûlé.

Monte sur les autels! Le monde est plein de fange!
Que s'épandent sur nous, larges, tes ailes d'ange,
Et, de ton doux profil, la pure majesté!
Dis à l'homme courbé sur les biens de la terre,

De ton chaste idéal l'ineffable mystère,
Et de ta vie exquise et haute, la beauté.

Monte sur les autels, Thérèse, humble et candide:
Un vent d'orgueil rugit sur nous, âpre et torride,
La violette meurt dans le creux des vallons...
Des modestes vertus, dis-nous l'austère joie:
Montre-nous les splendeurs de ta PETITE VOIE,
Eclaire les chemins sur lesquels nous allons.

Monte sur les autels! Tes bras, chargés de roses,
Ruisselleront à flots les corolles écloses
Au Parterre éternel d'où tu veilles sur nous!
Et nous, enveloppés des senteurs virginales
Et de l'arome saint des célestes pétales,
Nous saurons mieux que le Seigneur est tendre et doux.

Monte sur les autels, âme sacerdotale,
Séraphin dont la vie austère et liliale
Brûla comme l'encens pour les prêtres de Dieu;
Et la rosée et le parfum de tes prières
Feront germer des saints et des missionnaires
Qui répandront partout, du ciel, le divin feu!

Monte sur les autels pour protéger l'Église:
Les petits sont la force immortelle qui brise
De ses vils ennemis, les aveugles fureurs;
Monte à côté d'Agnès, monte à côté de Jeanne
Dont la sainte blancheur, depuis des siècles, plane,
Nuage de clarté, sur la nef du Pêcheur.

Monte sur les autels! C'est la grande espérance
Qui fait vibrer les cœurs en la Nouvelle-France;
C'est notre vœu fervent, notre désir jaloux!
En attendant que Pierre ait consacré ta gloire,
Nous continuerons de célébrer ta mémoire
Et, tu t'inclineras, souriante, vers nous.

LA CHARITÉ AUX ÂMES DU PURGATOIRE

Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi,
vous au moins qui êtes mes amis.
(*Job XIX, 21.*)

Par delà l'horizon et les rives du temps,
En deçà du ciel pur, des parvis éclatants
De la Jérusalem divine,
Il existe un pays arrosé par les pleurs,
Borné par la justice, où règnent les douleurs;
Ce pays, ma foi le devine.
Hélas! combien sont là, de nos chers bien-aimés,
Du céleste bonheur ardemment affamés,
Et leur faim reste inassouvie.
Ce pays de l'exil, mon cœur l'a visité.
Et je viens, en pleurant, quêter la liberté
Pour les Pleurants de l'autre vie.

Aux chers captifs gémissant dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

J'ai vu, dolente et pâle en son manteau de flamme,
Oui, j'ai vu votre mère, ô pauvre adolescent!

Hier, elle expirait, mais, en vous bénissant,
Elle ajouta: "Mon fils, n'oubliez pas mon âme!"
Et le cœur sur son cœur, et la main dans sa main,
Vous fîtes un serment que scellèrent vos larmes!
Peut-être chantez-vous au terrestre chemin,
Tandis qu'elle soupire au pays des alarmes.

À votre mère en larmes dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

J'ai vu de beaux vieillards qui tendent vers la terre
Des bras qu'ont fatigué la vie et ses labeurs:
En souriant, des fils récoltent leurs sueurs,
Et le cri paternel s'élève solitaire,
Sans éveiller, hélas! les échos d'ici-bas!
Riches qui m'écoutez, de vos mains opulentes,
À vos pères en pleurs, ne verserez-vous pas
L'aumône d'un peu d'eau pour leurs lèvres brûlantes?

À votre père en larmes dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

J'ai vu de blonds enfants dont la timide plainte
Se mêlait aux clameurs du peuple des souffrants;
Les baisers enflammés de ces feux torturants
Ont remplacé, pour eux, la caressante étreinte,
Le doux épanchement du baiser maternel;
Pour qu'en leurs yeux la joie éclate, souriante,
À l'aspect des beautés du palais éternel,
Mère, donne à tes fils une larme priante!

Pour vos enfants qui pleurent dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

Peut-être votre époux, ô veuve désolée,
Soupire-t-il encore à la porte des cieux;
À vos gémissements, comme aux pleurs de vos yeux,
Mêlez l'ardente foi de votre âme isolée;
Recueillez-vous. À Dieu, présentez votre cœur;
Sous les longs plis de deuil de votre voile sombre,
La prière, pour vous, calmera la douleur;
À votre époux, elle ouvrira le jour sans ombre.

À votre époux qui gémit dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

Nous avons là des sœurs, nous avons là des frères
Qui marchaient avec nous vers les divins parvis;
Et parce qu'à nos yeux la mort les a ravis,
Notre amour s'est glacé dans les draps funéraires.
Ils sont là, tout brûlants, sur des lits enflammés,
Lorsque nous reposons sur nos lits de mollesse.
Donnez, je tends la main pour tous ces bien-aimés,
Donnez-moi des rayons pour leur nuit de tristesse!

À nos parents qui pleurent dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

Et les tendres amis, les voici, par centaines;
Jadis, à nos foyers, ils étaient bienvenus!
Pourquoi, dites-le moi, seraient-ils méconnus

Depuis qu'ils sont partis pour ces plages lointaines ?
À leurs cris suppliants, répondons par pitié,
Nous pouvons adoucir, abréger leurs supplices ;
Ils nous ont, ici-bas, donné leur amitié :
De la vôtre, Seigneur, donnez-leur les délices.

À nos amis qui pleurent dans ce feu,
La charité, pour l'amour du bon Dieu!

Le jour viendra bientôt ; quand viendra-t-il ? . . . Mystère !
Où, par la main de Dieu, justement enchaînés,
De la triste prison de ces abandonnés,
Notre gémissement montera vers la terre ;
Pour qu'alors un ami s'incline vers le feu
Et change nos soupirs en hymnes de victoire,
Faisons la charité, *pour l'amour du bon Dieu,*
Aux oubliés du Purgatoire!

À MA FAMILLE RELIGIEUSE

CHAPELLE DE SILLERY

Je l'ai vu dans sa robe aux teintes virginales
Le temple dont je veux vous tracer le croquis,
Je l'ai vu tout baigné dans ses splendeurs royales
Dont le soleil d'octobre inondait ses parvis;
Puis, je l'ai vu le soir quand les feux électriques
Transformaient son mystère en un jour lumineux.
Et devant ce spectacle aux charmes féeriques,
Je me disais tout bas: "Ne suis-je pas aux c eux! "

Non, ce n'est pas le ciel, mais c'en est le symbole,
Comme le lys des champs l'est de la pureté,
Comme la rose pourpre à la fraîche corolle
Symbolise à nos yeux l'amour et la beauté.
Si quelque ange exilé de la sphère éternelle
Y plongeait en passant son œil de séraphin,
Dans son premier transport: "Gracieuse chapelle,
O mon ciel, dirait-il, je te retrouve enfin!"

Eh! bien, ce paradis, je voulais le décrire,
Mais comme Paul, l'Apôtre, au retour de là-haut,
Je me sens impuissante à tout peindre, à tout dire...
Allons, fermez l'oreille et regardez plutôt...

A pas lents, suivez-moi sous la voûte élégante
Où l'or filtre et se joue en merveilleux dessins.
Adorons le Seigneur, et puis je vous présente
Tous les grands de sa Cour : vierges, archanges, saints.

Ici, le Maître-Autel, perpétuel Cénacle
Où la manne des forts se pétrit chaque jour ;
Le lieu du vrai bonheur, l'auguste Tabernacle
Qui nous parle sans bruit de l'éternel Amour ;
Tout nous rappelle ici les divines tendresses :
La Cène du passé, la Cène du présent . . .
Tout réalise encor les sublimes promesses
Du Christ quand Il disait : "C'est mon corps et mon sang!"

Et vous levez les yeux ! quel tableau les attire,
Quel pieux idéal avez-vous découvert ? . . .
Je devine sans peine en voyant le sourire
Qui passe sur vos traits comme un céleste éclair.
Vous avez entrevu dans sa riche tunique,
Dans son manteau d'azur aux plis harmonieux,
Cette Mère si douce et cette Vierge unique
A qui l'amour donne l'empire de ces lieux.

Elle est là, souriante, en sa niche princière,
Le globe sous ses pieds, le ciel nimbant son front ;
Autour d'elle jaillit l'azur et la lumière,
Comme au lever du jour respandit l'horizon.
Seule avec son Jésus, la voilà qui s'avance . . .
Les anges vers le ciel se sont tous retirés.
Ils ont sans doute craint de troubler l'audience
Que la Vierge en ces lieux donne à ses préférés.

Et la Vierge sourit . . . quel céleste sourire!
Elle sourit à tous, au petit comme au grand!
A toute voix qui chante, à celle qui soupire,
A l'heureux, mais surtout au cœur triste et souffrant.
Mais quand tombe à ses pieds une âme généreuse,
De celles dont le cœur est un vivant autel,
Plus tendrement alors, la Vierge radieuse
Illumine ses traits d'un sourire du ciel!

Mais, de ce vitrail aux couleurs étincelantes,
Qui, d'un geste d'amour, offre à Dieu ses écrits?
C'est Ignace, le chef des âmes militantes,
Celui qui nous donna ses LOIS et son ESPRIT.
Sur le fils de Monique, enfant de tant de larmes,
Il tient toujours fixés ses limpides regards.
Pour la lutte, Augustin nous a donné des armes,
Ignace avec vigueur a bâti nos remparts.

Dans notre sanctuaire, Ignace est en famille;
Voyez près de l'autel, ses deux glorieux fils,
La paix luit dans leurs yeux et la jeunesse y brille:
Saint Stanislas, saint Louis! Quelles fleurs, quels beaux
De nos chères enfants, Gonzague est le modèle, [lys!
Stanislas, le patron du blanc noviciat.
Tous deux aimaient la Vierge. Elle les veut près d'Elle:
De l'aimable candeur, leur front porte l'éclat.

Revenons sur nos pas; près de la Table sainte,
Où l'âme chaque jour va mendier son pain,
Le Bambino sourit là, dans sa niche peinte;
Il a tant travaillé qu'Il se repose enfin!

Quand Il tendait la main au seuil de sa demeure,
Il souriait aussi, le Quêteur gracieux,
Mais son sourire alors disait à tous: "Je pleure!"
Son sourire à présent nous dit: "Je suis heureux!"

Il peut bien être heureux, car sa famille entière
Se presse autour de Lui pour le féliciter;
Il peut bien être heureux, car sa bonne Grand'mère
Est là pour lui sourire, est là pour le "gâter".
En aïeule craintive et toujours vigilante,
Elle a voulu son trône en face du Sauveur:
Et quand l'amour l'adore et quand l'amour le chante,
Elle tressaille encor d'orgueil et de bonheur!

Déjà l'heure s'avance, et dans notre chapelle
La nuit vient à grands pas, mais qu'importe la nuit,
Nous n'en avons frayeur et nous nous moquons d'elle;
Quand l'électricité la rencontre, elle fuit. . .
Voyez, dans un clin d'œil, la Vierge s'illumine.
Sous les globes épars au-dessus de la nef,
Pèlerins, venez voir et prier, j'imagine,
Aux pieds du Sacré-Cœur et du bon saint Joseph.

Mais, j'allais oublier — l'oubli serait immense —
Je t'allais oublier, monogramme chéri,
Toi qui redis si bien nos lois, notre espérance,
Toi, notre cri d'amour, l'honneur de Sillery.
O blason bien-aimé, je te chante et t'acclame!
Tu résumes pour nous la Patrie et l'exil;
Tu n'as pas de rival, à moins que Notre-Dame
De son écu d'azur, nous montre le profil.

La cloche tinte encor, la prière commence;
Voici l'heureux moment où s'unissent les cœurs,
Où s'élèvent les vœux de la reconnaissance
A la Mère du Christ pour tous les bienfaiteurs.
O Mère, protégez ces âmes généreuses
Dont la main vous a fait un autre Paradis!
Effeuillez sous leurs pas mille fleurs gracieuses,
Et que de leurs bienfaits votre amour soit le prix!

Partons, pour revenir au Temple du miracle,
Au temple du bonheur, au temple de l'amour;
On ne peut pas sans fin demeurer au Cénacle;
Partons avec l'espoir d'y rester quelque jour,
Car la Vierge a souri dans sa niche dorée,
Et ses regards sur nous tombent si caressants!
Tout cela parle et dit dans sa langue sacrée:
Je vous attends bientôt, au revoir, mes enfants!

LAISSEZ VENIR À MOI LES PETITS ENFANTS

Pour le Cinquantenaire de la Congrégation de Jésus-Marie

Laissez venir à moi tous ces enfants candides,
Disait le Maître, un jour, j'aime leurs cheveux blonds,
Laissez me regarder leurs prunelles limpides,
Laissez mes mains de Dieu reposer sur leurs fronts.

Seigneur, votre désir a traversé les âges
Et comme un trait de flamme est venu jusqu'à nous;
C'est le plus gracieux de tous vos héritages:
Et nous l'avons reçu, bon Maître, à deux genoux.

Conduire entre vos bras cette enfance chérie,
A votre amour de Père, offrir ce doux trésor:
C'est le but et c'est l'espoir de JÉSUS-MARIE,
C'est le plus pur joyau de sa couronne d'or!

Ouvrir ces yeux d'enfants à vos yeux de lumière,
Blesser ces jeunes cœurs de vos attraits divins,
Vers vous, tendre ces bras pour la sainte prière
Et pour vous adorer, leur joindre les deux mains,

Les enivrer aux sons de votre voix touchante:
Voilà l'immense honneur que vous nous avez fait!
Et tout JÉSUS-MARIE, ému, célèbre et chante
En son Magnificat, ce glorieux bienfait!

ENSEIGNER, c'est *prier* ! Sur des lèvres sans vie,
C'est mettre une parole et des accents de feu;
A toute âme aux abois, par l'enfer poursuivie,
C'est montrer le refuge au sein même de Dieu.

C'est *peindre* qu'ENSEIGNER: sur une toile obscure
C'est jeter, en priant, des teintes de ciel bleu,
Ébaucher l'idéal qu'entrevoit l'âme pure;
La toile, c'est l'enfant, et l'IDÉAL, C'EST DIEU!

ENSEIGNER, c'est *chanter*: toute âme est une lyre;
ENSEIGNER, c'est toucher harmonieusement
Cette lyre immortelle, et c'est lui faire dire
Le chant de son devoir, le chant du dévouement.

C'est *être prêtre* aussi qu'ENSEIGNER! De sa vie
C'est faire un holocauste aux désirs du Seigneur.
Sacerdoce d'amour, bonheur digne d'envie,
Apostolat choisi tout de gloire et d'honneur.

ENSEIGNER, oui, c'est l'œuvre austère et souriante
Commencée, ô Jésus, dans vos bras triomphants,
Quand votre voix disait, sonore et suppliante:
"*Laissez venir à moi tous ces petits enfants!*"

ÉLOGE DE LA VIRGINITÉ

Vierge du Christ, sais-tu quelle est ta majesté ?
Au miroir éternel, as-tu vu ta beauté ?

As-tu contemplé cet abîme
De splendeur où ton âme a plongé dans les cieux,
Lorsque le Verbe, ainsi qu'un aigle audacieux,
Avec Lui, t'emporta vers la céleste cime ?

Ombre et néant, sais-tu ce qui brille à ton front ?
Ce que tous les soleils, jamais, n'éclipseront :

Ta couronne de souveraine !
Tu cherchais le bonheur au terrestre chemin,
Lorsque le Roi des rois mit sa main dans ta main
En te disant : "*Je te fais reine !*"

Et moi, quand tu passais sur la route du temps,
Cachée à tous les yeux par tes voiles flottants,
J'ai demandé ton nom, j'ai voulu te connaître ;
Et les anges, tout bas, m'ont dit : "Incline-toi,
Cette femme inconnue est l'épouse d'un roi,
Du Roi des cieux, de ton grand Maître !"

Vierge, si tu savais tes sublimes grandeurs;
Si ton œil, pénétrant ces hautes profondeurs,
Pouvait en contempler le faite. . .
Éblouie, éperdue, et le regard troublé,
Tu chercherais en toi quel mérite voilé
Jeta ce nimbe sur ta tête.

Tu chercherais en vain; le mérite est en LUI,
De t'aimer à ce point, pauvre être d'aujourd'hui!
Sa gloire sur ton front rayonne.
O Vierge du Seigneur, sois fière de ton sort,
Et marche dans la vie en espérant la mort
Qui te ceindra de ta couronne.

ÉLOGE DE L'APOSTOLAT

Il leur importait peu: . . . c'étaient des cœurs d'apôtres!
Pour l'apôtre, l'exil est un aimant lointain!
En lui, l'amour du Christ submerge tous les autres;
La lutte est son repos, la souffrance est son gain.

L'apôtre, il peut quitter la plus belle patrie,
Étouffer en son cœur cette voix qui lui crie:
Nul autre ciel n'est ton ciel bleu!
Il ne reverra plus le toit qui l'a vu naître. . .
Qu'importe, s'il étend le royaume du Maître,
S'il donne une patrie à Dieu!

À des frères aimés, à des sœurs, il peut dire,
Le front tout rayonnant d'un généreux sourire:
"Adieu, je ne vous verrai plus!"
Il n'a plus qu'un espoir, une sainte hantise,
Un désir que, sans trêve, en son âme, il attise:
Donner des frères à Jésus!

Pour la dernière fois, il peut, sur cette terre,
Entendre les adieux d'un père et d'une mère,

Et pour les remplacer prendre son crucifix;
De leur forte tendresse, il peut sevrer sa vie,
Car il n'a plus qu'un vœu, qu'une sublime envie:
 Au Seigneur donner d'autres fils!

Il peut mettre en son cœur tous les glaives ensemble
Et dire à ce martyr qui résiste et qui tremble:
 Tes pleurs, tes cris m'importent peu;
Souffre et gémis, mon cœur, tu n'auras sur la terre
D'autre félicité que cette joie austère:
 DONNER DES ÂMES À TON DIEU !

MON SACERDOCE

Quand je vois monter le prêtre à l'autel,
Je sens que soudain tout vibre en mon âme,
Et mon cœur étroit, fragile, mortel,
Sent d'un grand désir l'embrasante flamme.
Oh! si tu voulais, mon divin Seigneur,
M'octroyer aussi ce droit, cet honneur
D'offrir chaque jour le pain d'allégresse!
Oh! si je pouvais, dans mes doigts ouverts,
Recevoir le Dieu qui fit l'univers!
Oh! si je pouvais *célébrer la messe!*

Hélas! sans espoir se courbe mon front,
Il n'aura jamais le signe du prêtre,
Mes lèvres jamais ne prononceront
Le mot tout-puissant qui te crée, ô Maître!
Jamais je n'aurai vivant dans mes mains
Le ciel descendu par d'obscurs chemins;
C'est mon grand regret, ma lourde tristesse!
J'ai beau désirer, mon désir est vain.
Je n'aurai jamais ce bonheur divin
D'aller à l'autel *célébrer la messe.*

Et pourtant je veux, d'un vouloir ardent,
Offrir au Seigneur quelque sacrifice;

Vers moi, je veux qu'il s'incline pendant
Que je remplirai mon sublime office.
Je connais un glaive, un glaive sacré. . .
Aux flancs de mon cœur, je le plongerai!
Et, savourant ma douloureuse ivresse,
Je pourrai lever mon regard vers Dieu
Et lui dire avec des accents de feu:
"O Maître, voici, *recevez ma messe.*"

Dès que l'aube aura blanchi l'horizon,
Mon âme, accordant sa lyre mystique,
Entonnera sa première Oraison,
INTROIT ému, céleste cantique.
Puis, comme le prêtre au calice d'or
Verse le vin pur où tout un ciel dort,
J'emplirai mon cœur de sainte allégresse
Et je l'offrirai vibrant, frémissant,
A celui qui nous a donné son sang:
Car il faut s'offrir pour *dire la messe.*

Viennent maintenant le devoir obscur,
Ardu, sans bonheur, les luttes intimes,
La marche pénible au chemin plus dur,
La croix sans éclat, sans rayons sublimes,
Viennent la douleur qui brise tout bas,
La blessure qui ne se guérit pas,
Viennent l'implacable et lourde tristesse,
Avec amour, je prendrai tout cela
Et je chanterai: "Bon Maître, voilà
DU PAIN ET DU VIN pour *mon humble messe.*"

Heureuse d'avoir trouvé cet autel,
J'y veux chaque jour offrir mon hostie;
C'est un sacerdoce humble mais réel,
Toute âme chrétienne en est investie;
Oui, je veux marcher mon calice en main,
Dans les ombres du terrestre chemin,
Jusqu'au jour des immortelles promesses,
Jusqu'à l'heure où, sur un Cœur adoré,
Dans l'extase et dans l'amour, je ferai
La COMMUNION de *toutes mes messes!*

AINSI SOIT-IL

Je connais une mélodie
Bien suave, au rythme joyeux;
Chaque matin, j'en étudie
Les accords vibrants et pieux.
C'est une céleste prière
Qui fait descendre la lumière
Dans les ténèbres de l'exil!
Avec amour, mon cœur la chante,
Et cette prière touchante,
Je l'ai nommée: *Ainsi soit-il.*

Ainsi soit-il! c'est un abîme!
L'harmonieuse Trinité
En fait vibrer l'accord sublime
Aux échos de l'éternité.
Lorsqu'il fit l'homme à son image,
De lui, Dieu voulut en hommage
Cet hymne aussi doux que viril;
Ève chanta dans son délire,
Mais un chant qui brisa sa lyre:
Ce n'était pas l'*Ainsi soit-il.*

Voici qu'une autre voix de femme
S'élève: quels sons ravissants! . . .
C'est la Vierge, c'est Notre-Dame!
Écoutez ses chastes accents.
Quand un ange vient lui prédire,
Avec ses gloires, son martyre,
Ce cœur vaillant, que chante-t-il ?
Que répond cette âme fervente ?
"Du Seigneur, je suis la servante!
Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!"

Et voilà qu'au ciel il s'opère
Un miracle en ce même jour;
Et le Verbe au sein de son Père
Tressaille de joie et d'amour!
Séduit par la prière ailée
Des lèvres de l'Immaculée,
Il s'élança vers notre exil
Pour unir sa voix adorable
A ce chant sublime, admirable:
Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Jésus, ta voix mélodieuse,
A travers les siècles encor,
M'arrive, pure et gracieuse,
Belle comme au premier accord.
Tu chantas ce chant d'espérance,
Dans le travail, dans la souffrance.
Cloué sanglant sur un bois vil,
Outragé par tes créatures,

En proie à toutes les tortures,
Tu murmurais: "*Ainsi soit-il!*"

Mon bon Maître, je veux l'apprendre
De tes lèvres, ce chant vainqueur;
Oh! que je voudrais le bien rendre,
Pour qu'il charmât ton divin Cœur!
Hélas! mon âme est une lyre
Qui, sans Toi, chante en son délire
Un air profane et puéril;
Touche un peu ses cordes faussées;
Par tes doigts bénis, caressées,
Qu'elles vibrent l'*Ainsi soit-il!*

Quand tu me combles de tendresses,
Quand des fleurs germent sous mes pas,
Quand tes virginales caresses
Sur mon front ne se lassent pas,
Alors monte ma chansonnette
Comme la voix de l'alouette
Saluant les beaux jours d'avril!
Quand l'allégresse nous inspire,
Facilement le cœur soupire:
Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Pourtant la souffrance a son heure;
C'est ta messagère, ô mon Roi!
Alors, c'est la note mineure
Qui résonne, mais sans effroi.
De pleurs, les cordes sont trempées,

Elles sont raides et crispées:
"Seigneur, mon hymne est en péril!" ...
Non, près de Toi, je puis encore
M'écrier d'une voix sonore,
Même en pleurant: "*Ainsi soit-il!*"

Mon Dieu, veux-tu que sur ma lyre
S'élève le chant du bonheur?
Ton œil en moi voudrait-il lire
Le poème de la douleur? ...
Où me conduit ta main bénie...
Est-ce au jardin de l'Agonie?...
J'y vois, Seigneur, ton doux profil!
Est-ce au triomphe, à la victoire?...
Est-ce aux rebuts de ton Prétoire?...
Je dis toujours: "*Ainsi soit-il!*"

Et, sur mon âme confiante,
Quand à l'horizon montera
L'aube sereine et souriante
Du jour qui point ne finira,
Comme l'oiseau qu'un fil enlace
Et qui s'élançe dans l'espace
Dès qu'une main tranche ce fil,
Ainsi j'irai dire moi-même
Sur ton Cœur l'humble chant que j'aime,
Mon éternel "AINSI SOIT-IL".

LA VOCATION

A la porte du cœur, c'est un Dieu qui se penche
Et lui dit: "Mon enfant, moi, je t'ai tout donné,
Mais tu peux te dresser et prendre ta revanche
En me livrant ce cœur, par mes mains, façonné.

Viens, j'ai là sur le mien, j'ai là sur ma poitrine
Une place de choix, mon enfant, la veux-tu? . . .
Veux-tu de ton Sauveur, l'alliance divine? . . .
Veux-tu, toi, la faiblesse, épouser ma vertu?

Viens, tu m'immoleras tes plus chères tendresses,
Tu mettras dans ton cœur le glaive, chaque jour;
Mais, en échange, tu recevras les caresses
Et les chastes secrets de l'éternel amour.

Viens, tu me donneras d'autres âmes que j'aime,
Des âmes qui, par toi, par tes mains me viendront;
Et moi, je tresserai le royal diadème
Que le siècle éternel posera sur ton front.

Je t'ouvrirai sur terre une sainte retraite,
Comme un ciel de passage avant mon grand ciel bleu;
Pour mon banquet, lorsque ton âme sera prête,
J'écarterai le voile et tu verras ton Dieu!" . . .

CENTENAIRE DE LA FONDATION

RECONNAISSANCE

Comme des encensoirs, dans la brise odorante,
Font monter les parfums de leur âme de feu,
Ainsi nos cœurs, vers Vous, s'épanchent, ô mon Dieu,
Et nous vous bénissons pour la grâce présente!

Pour les dons que, CENT ANS, votre Cœur infini
Répandit, chaque jour, sur notre humble famille,
Pour l'amour éternel de ce regard qui brille
Sur le cher Institut que vous avez béni!

Seigneur, continuez votre œuvre paternelle;
Bénissez les espoirs dont le siècle nouveau
Allume à nos regards le céleste flambeau; . . .
Bénissez les efforts pieux de notre zèle!

Fécondez, ô Seigneur, par votre saint amour,
Notre labour futur dans votre immense vigne!
Et que JÉSUS-MARIE, en l'avenir, soit digne
Du vertueux passé qu'il célèbre en ce jour!

Et bénissez encor, de votre main de Père,
Nos bienfaiteurs nombreux, nos amis, nos enfants! . . .
Bénissez tous les vœux qui, tels qu'un doux encens,
S'exhalent de nos cœurs en ce beau CENTENAIRE!

L'ÉCOLE APOSTOLIQUE

Il est aux terrestres chemins
Beaucoup de besoins, de misères,
De partout se tendent les mains
Avec des gestes de prières. . .
Belges, Français, Ontariens
Ont ma compassion très vive,
Mais une autre œuvre me captive:
Vraiment, si j'avais tous les biens,
J'en ferais le don magnifique
Droit à l'ÉCOLE APOSTOLIQUE.

Car, cette école, elle n'est pas
Une école comme les autres:
C'est là qu'on forme des soldats,
C'est là que naissent les apôtres;
On y fait des rois glorieux,
Des conquérants au cœur de flammes,
Des lutteurs et des sauveurs d'âmes,
Plus encore, on y fait des *dieux* !
Elle est sans ombre, elle est unique,
Ma chère ÉCOLE APOSTOLIQUE.

Chaque sou que l'on place là
Est mis à la Banque éternelle;
Oh! si l'on comprenait cela,
Que ma recette serait belle!
Le Banquier, l'exploiteur de fonds,
C'est le bon Dieu: la chose est sûre;
Lui-même, il paye avec usure
L'intérêt de nos humbles dons;
Plaçons nos sous, c'est très pratique,
A cette ÉCOLE APOSTOLIQUE.

Là, votre obole, vous savez,
En or très pur, est convertie;
Chaque sou dont vous vous privez
Produira peut-être une hostie:
Peut-être une messe de plus
Sera le prix inestimable
De votre offrande charitable.
Un *sou* pour acheter Jésus!!!
Quel beau commerce eucharistique
On fait par l'ŒUVRE APOSTOLIQUE!

Avec ardeur, je tends la main,
Mettez-y, mes sœurs, cette obole.
Jésus, le Mendiant divin,
La demande pour son école.
Donner quelques sous, c'est bien peu,
Mais ce geste, de tous les anges,
Vous méritera les louanges,
Donnera de la joie à Dieu!

Vous exaucerez ma supplique,
C'est pour l'ÉCOLE APOSTOLIQUE.

Et, quand vous serez à la mort,
Peut-être que l'un de ces prêtres
Que votre aumône aura fait naître
Ira vous introduire au port:
Là-haut, plus d'une âme sauvée
Par vos modestes petits sous
Célébrera votre arrivée
A notre éternel rendez-vous;
Et votre bonheur séraphique
Sera plus grand, plus extatique,
Grâce à l'ÉCOLE APOSTOLIQUE.

SE TAIRE

“Comme l’agneau qui se laisse tondre, il
n’ouvrira pas la bouche, il se taira.”
(Isaïe, LIII, 7.)

Se taire ! . . . un mot léger, rapide en apparence,
Mais long, long, infini dans sa réalité!
Se taire! . . . un mot qui sent la honte et l’ignorance
Mais dont le sens profond vaut d’être médité.

Se taire ! c’est très beau, je devrais bien me taire;
Oh! pourtant, laissez-moi vous rimer humblement
De ce mot si petit, un petit commentaire. . .
Et puis, je me tairai. . . Le silence est charmant!

Se taire! . . . Est-ce facile? . . . Est-ce même possible
Quand en nous tout s’émeut et parle et veut parler?
Est-ce rationnel, est-ce même admissible?
N’est-ce pas s’amoinrir ou plutôt s’annuler?

Se taire quand le monde est là qui parle et crie,
Quand ses discours bruyants résonnent en tout lieu,
Quand il vient reprocher à la bouche qui prie
Les quelques mots émus qu’elle adresse au bon Dieu!

Se taire quand l'orgueil demande, pousse, excite,
Et qu'à tous les désirs il imprime l'élan,
Lorsque la vanité mendie et sollicite
Pour sa faim de Tantale un mets plus succulent...

Se taire en frissonnant, lorsque l'indifférence
A soufflé sur le cœur comme un vent glacial;
Se taire quand on souffre et que dans la souffrance
On n'a pas conservé même un ami loyal!

Se taire quand sur soi gronde la calomnie,
Lorsque de son honneur on palpe les débris;
Se taire quand on souffre et que l'on communique
A toutes les douleurs comme à tous les impéris!

Se taire en un chemin de cyprès et de saules,
En voyant s'entr'ouvrir chaque jour un tombeau;
Se taire quand la croix s'abat sur nos épaules
Comme l'aigle des monts s'abat sur un agneau!

Oh! c'est dur, c'est cruel! Oh! le cœur agonise!...
Il demande à grands cris pour sa faible vertu
Un modèle vivant, quelqu'un qui fraternise,
Un cœur brisé, broyé, qui, même alors, s'est tu!...

Le modèle, il est là! c'est l'Homme-Dieu lui-même!
Quand il vint demander notre hospitalité,
Il arriva muet, Lui, le Verbe suprême,
Lui qui parlait au ciel de toute éternité!

Il se taisait ! Plus tard, caché près de Marie,
De silence il baignait son cœur noble et vibrant,
Attendant que les Juifs, dans leur noire furie,
Lui permissent enfin de se taire en souffrant.

Il se taisait ! Parfois quand la foule ravie
Voulait chanter son nom de prophète et de roi,
Il fuyait au désert couler en paix sa vie,
Comme si l'Hosannah l'eût fait trembler d'effroi.

Il se tut quand Judas, de sa lèvre traîtresse,
Le baisa d'un baiser que l'enfer a vomi;
Ou plutôt, s'il parla, c'est qu'un mot de tendresse,
Un mot d'amour jaillit de son cœur: "*Mon ami!*"

Il se taisait, le Saint, quand d'horribles injures
Sur sa tête pleuvaient comme des traits de feu,
Lorsque des scélérats, des bandits, des parjures
Osaient le souffleter, lui, leur Maître et leur Dieu!

Il se taisait plus loin sur la route sanglante,
Souriant aux amis qui pleuraient sur ses pas;
Quand sa Mère parut, là-bas, pâle et tremblante,
Son cœur dut se briser, mais il ne parla pas.

Il se tait, le grand Dieu, dans son Eucharistie,
Sous le pain virginal qu'il vient nous présenter;
Et lorsque dans nos cœurs parle la sainte Hostie,
C'est si bas, que nos cœurs seuls peuvent l'écouter.

Taisons-nous comme lui: savourons en silence
La douleur, ce nectar dont s'abreuve le fort!
Et si, vers le Seigneur, notre plainte s'élançe
Qu'elle dise: FIAT! et ce, jusqu'à la mort!

Taisons-nous quand l'outrage atteint notre personne,
Mais ne nous taisons plus quand on s'attaque à Dieu;
Et si, contre sa loi, soudain la charge sonne,
Oh! parlons et montrons que nos cœurs sont de feu!

Ainsi faisait le Christ: l'injure pour lui-même,
Il l'accepta toujours; mais quand on adressait
A son Père divin l'injure et le blasphème,
Indigné, l'œil terrible, il parlait, terrassait!

Soyons d'autres Jésus et parlons pour sa gloire,
Pour que des cœurs aimants tombent à ses genoux;
Mais quand luira, sanglant, notre jour de prétoire,
Oh! taisons-nous pour Lui, car il s'est tu pour nous!

TU VERRAS

(Vers dédiés à une petite aveugle)

Parce que ton regard aux splendeurs de ce monde
Est à jamais fermé! . . . parce que, du printemps,
Tu voudrais voir la grâce et la beauté féconde,
Tu voudrais contempler les charmes éclatants. . .

Parce que le soleil dans sa majesté pure
N'a jamais éclairé ton pauvre ciel en deuil,
Parce que tu voudrais contempler la nature
Et qu'elle est pour tes yeux comme un vaste cercueil, . .

Tu pleures quelquefois et ton âme soupire. . .
Mais, courage! Il viendra, bientôt, l'instant divin
Où tes lèvres s'ouvrant pour l'éternel sourire,
Tes yeux clos s'ouvriront sur le jour sans déclin.

Et, du premier regard jeté sur Dieu Lui-même,
Tu mettras en oubli ta dure cécité,
Et ta croix d'aujourd'hui sera ton diadème,
Et tu verras, sans fin, l'immortelle Beauté!

CHEZ NOUS

Chez nous! ce n'est pas la maison champêtre
Où la Providence un jour me fit naître,
Que je nomme encor le toit paternel.
Chez nous, c'est plus haut, loin de ce qui passe,
C'est une maison par delà l'espace;
Chez nous, c'est le ciel!

Chez nous! ce n'est pas mon cher monastère,
Temple de mon Dieu, prison volontaire,
Ma chaîne est si douce et part de l'autel!
J'y vis dans la paix, mais dans l'humble attente
Du grand jour où je lèverai ma tente
Pour aller au ciel!

Chez nous, c'est le ciel! . . . la terre me pèse;
Sans m'en étonner, j'y suis mal à l'aise;
J'accepte en passant le chagrin cruel. . .
Qu'importe la peine et la route sombre!
Comme un astre d'or, émergeant de l'ombre,
J'entrevois le ciel!

Et vous qui souffrez, vaillance, courage!
 Comme le soleil luit après l'orage,
 Ainsi va briller le jour éternel.
 Au vallon des pleurs, quelques pas encore
 Et vos yeux verront, tout baignés d'aurore,
Le Chez nous du ciel!

Chez nous, c'est le ciel! quand la mort moissonne
 Ceux que nous aimons, c'est que l'heure sonne,
 Pour eux, de franchir le seuil paternel;
 Pleurer leur départ, c'est pleurer la joie
 Où le Christ Jésus les plonge et les noie
Au Chez nous du ciel!

Chez nous, c'est le ciel! notre divin Père
 Nous suit du regard en la vie amère;
 Et penchant vers nous son Cœur paternel,
 Et sur nous laissant tomber son sourire,
 Il murmure au cœur humain qui soupire:
 "Je t'attends au ciel!"

Oh! quand le bonheur fuit de notre route,
 Lorsque nous buvons le fiel, goutte à goutte,
 Si l'orage gronde au ciel en courroux,
 Regardons plus haut, car la terre passe...
 Et bientôt, bientôt, par delà l'espace,
 Nous irons CHEZ NOUS!

LE QU'EN-DIRA-T-ON

C'est un vieillard, si laid, qu'il semble
Venir tout droit de chez Pluton;
Sa voix chevrote et sa main tremble;
Il est courbé sur un bâton.
Certains jours de mon existence,
Hélas!—et j'en fais pénitence—
J'ai reconnu sa royauté;
Mais aujourd'hui, je le déteste,
Je hais son empire funeste,
J'abhorre sa perversité! . . .

Il est très vieux, ce personnage;
C'est le plus vieux des conquérants!
Et, je le dis, sans badinage,
Il a vu nos premiers parents.
Contre les vagues du déluge,
On sait qu'il trouva son refuge
Dans l'arche aux flancs hospitaliers;
Il s'en va, depuis, par le monde
Et, dans sa course vagabonde,
Il fait partout des écoliers.

En moi, contre le triste sire,
Je sens mon cœur se révolter.
Certes, je ne veux pas l'occire,
Vu le droit qu'il a d'exister.
Mais je voudrais changer son rôle,
Redresser un peu son épaule,
Tourner son front vers le ciel bleu.
Pour le bonheur de notre sphère,
De ce vieillard, je voudrais faire
Le *Qu'en-dira-t-on du bon Dieu.*

La terre y gagnerait, je pense,
L'enfer y perdrait encor plus,
Et le ciel—quelle récompense!—
En aurait des moissons d'élus!
Car, c'est un dégradant servage,
Un avilissant esclavage
Que celui du *Qu'en-dira-t-on!*
Avec ses mines hypocrites,
Qui saura combien de mérites
Nous dévore le vieux glouton!...

Qu'en-dira-t-on, dit le jeune homme,
Et tel ami, *qu'en-dira-t-il*,
Si je reste et si je me nomme
Un chrétien fidèle et viril?...
Si lorsque je vois qu'on blasphème
Jésus-Christ, le Maître que j'aime,
Je m'indigne et parle avec feu?...
—Adolescent, lève la tête,

Que ton regard au ciel s'arrête:
Là-haut, *qu'en dira le bon Dieu?*

—Si je crains d'effleurer la fange,
Dit la jeune fille à son tour,
Si je garde mes ailes d'ange
Et mon cœur pur comme le jour?...
Si je sais moins les pas de danse
Et leur gracieuse cadence
Que les pas de la charité,
Qu'en-dira-t-on?—Je le devine;
Mais à la lumière divine,
Vois ce QU'EN DIT L'ÉTERNITÉ.

Qu'en-dira-t-on si je m'exile
D'un monde qui fit mon bonheur,
Pour que mon foyer soit l'asile
Et de la joie et de l'honneur?
Si les devoirs de l'existence,
A mes yeux ont plus d'importance
Que ses douceurs, que ses plaisirs?
—O femme, cette inquiétude,
Laisse-la! dans ta solitude,
Songe à Dieu, songe à ses désirs.

—Sur un écueil inévitable,
Mon faste, mes biens vont sombrer;
De cet abîme redoutable,
La fraude peut les retirer;
Mais si ma fortune s'écroule,

Que dira le monde, la foule
 Qui raille tant les naufragés? . . .
 —Mondain, ton calcul est funeste;
 Pense au *Qu'en-dira-t-on céleste*:
 Tous les autres sont mensongers!

Qu'en-dira-t-on, serait-ce un homme?
 Je le croyais, mais non, c'est faux!
 Et, je l'ai découvert, en somme,
 C'est le diable armé d'une faux! . . .
 Il passe en nos plaines fécondes,
 Il jette à bas nos moissons blondes,
 Il les vole aux greniers divins;
 Et quand vient la moisson suprême,
 Dieu voit notre indigence extrême
 Et nos jours futiles et vains.

Oh! que de colère il m'inspire,
 Ce vieux qui nous charge de fers!
 Chassons-le du terrestre empire:
 Sa patrie, elle est aux enfers.
 Ouvrons sur lui des fusillades,
 Démolissons les barricades
 Du mécréant de nos quartiers.
 Et le *Qu'en-dira-t-on céleste*
 Viendra nous indiquer d'un geste
 Le vrai but et les vrais sentiers.

Mais, ô ciel! voilà qu'il m'assaille!
 Le brigand, je vois son bâton . . .

Il me chuchote, j'en tressaille:
"Tes pauvres vers, *Qu'en-dira-t-on?*"
Mais je le mets vite à la porte
En lui criant: "Lâche, qu'importe,
Si de mes vers l'on rit un peu! . . .
Je serais trop récompensée,
S'ils font jaillir une PENSÉE,
UN SEUL ÉLAN VERS LE BON DIEU."

LE CADEAU DIVIN

Rose-Hélène a six ans à peine, et dans son cœur
Se repose déjà la Majesté divine;
Chaque matin, d'un pas gracieux et vainqueur,
Elle va recevoir Jésus dans sa poitrine.

Sa mère vient la voir au parloir du couvent
Où vit en pension l'orpheline gentille,
Car son papa n'est plus, et la mère, souvent,
Le pleure en contemplant sa petite famille.

“Ma chère enfant, que ton bonheur est précieux!”
Dit la veuve à sa fille, oh! que ta part est belle!
“Chaque matin, manger ainsi le Pain des cieux!
“Posséder, toute à toi, la Richesse éternelle!

“Profite, mon enfant, de ce divin trésor;
“Demande pour papa le ciel et ses délices,
“Demande pour ta mère un courage plus fort,
“Et le secours de Dieu dans ses durs sacrifices.”

Et l'enfant a compris: son beau regard aimant
S'illumine soudain d'une vive tendresse:

“Sois sans crainte, dit-elle avec une caresse,
“*Mon Jésus, chaque jour, je Le donne à moman*”.

Mères, laissez vers Dieu courir vos petits anges,
Vers l'autel, oh! laissez leurs pas s'acheminer . . .
Ils font avec le ciel de sublimes échanges:
S'ils ravissent Jésus, c'est pour vous le donner.

MA MESSE QUOTIDIENNE

Mon Dieu, j'ai désiré de monter à l'autel
Pour présenter aussi la Victime sans tache;
J'ai désiré souvent rompre le pain du ciel
Où votre Immensité se concentre et se cache;
C'eût été pour mon cœur de chair trop grand bonheur,
Et d'y songer parfois, ce pauvre cœur s'embrase;
Vous m'avez refusé cette immense douceur
De dire ma messe d'extase.

Mais, conduisant mes pas vers des temples humains,
Vous m'avez fait rêver sur votre Cœur si tendre;
Et vous avez sacré mon front et mes deux mains
Pour l'autre sacerdoce où toute âme peut tendre.
Et, les portes s'ouvrant de ce nouveau parvis,
J'ai vu s'illuminer l'autel de l'espérance,
Et j'ai dit l'INTROÏT que vous m'avez appris;
J'AI COMMENCÉ ma messe de souffrance.

O Jésus, je suis prêtre aussi; mon rêve ardent
D'élever vers le ciel l'hostie et le calice,
Je le vis chaque jour. Dans un acte fervent,
Je gravis avec vous l'autel du sacrifice;

Mais je ne monte pas en exultant; mon cœur
Ne se sent pas noyé dans un bonheur intense,
Les cierges n'ont là-haut qu'une pâle lueur:

C'est une messe de souffrance.

Je dis les ORAISONS, en jetant vers la croix
Un regard tout voilé que l'angoisse pénètre;
ÉVANGILE et CREDO proclament que je crois
Aux divines douleurs que savoura le Maître;
Mais l'amour en mon cœur chante au Prêtre éternel
Un cantique sacré tout plein de confiance,
Et mon front recueilli se courbe sur l'autel,

Je dis ma messe de souffrance.

Et voici l'OFFERTOIRE. O mon Maître divin,
Je n'ai pas en mes mains votre hostie adorable,
Mais vous avez voulu que mon corps soit le pain
Que j'immole pour vous sur cette auguste table.
Le voici. Par vos mains de Dieu qu'il soit broyé,
Soutenez-le, pour qu'il souffre sans défaillance,
Pour que, chaque matin, mon être tout entier

S'offre à la messe de souffrance.

Et, poursuivant toujours le sacrifice grand,
Dans un acte pieux d'amour, je communie
A vos douleurs, à votre vie au rythme ardent,
A votre volonté toujours sainte et bénie;
Et mon sang coule avec le vôtre, ô grand Martyr;
Vous fécondez mes nullités, mon impuissance,
Je n'ai plus maintenant, Seigneur, qu'à vous bénir:

J'AI CÉLÉBRÉ ma messe de souffrance.

Mais la lumière un jour luira sur mon autel,
Les anges surgiront en cohortes joyeuses;
J'entendrai de là-haut un amoureux appel:
"Viens avec nous chanter des *messes glorieuses.*"
Et, gravissant le seuil des célestes parvis,
En disant l'INTROÏT dont le doux air m'embrase,
Sur le Cœur de Jésus, dans le beau Paradis,
JE DIRAI MA MESSE D'EXTASE.

SOUPIRS D'AUTOMNE

Le vent gémit dans les branches,
Les feuilles jaunes et blanches,
Sur le sol, tombent sans bruit.
Dans son lit blanc, monotone,
Aussi pâle que l'automne,
Une malade gémit...

Dans les bois, le vent soupire,
Il semble qu'il voudrait dire
Une tristesse sans nom...
Douloureuse, en sa chambrette,
Une malade, seulette,
Soupire triste chanson.

Sur les cimes, le vent pleure,
Et son angoisse, à toute heure,
Fait tressaillir les échos...
Sur sa couche fiévreuse,
Une malade peureuse
Souffre et pleure sur ses maux.

Vent, gémis, pleure et soupire,
Car ta peine, ton martyre
N'ont point de consolateur;
Tu gémiras, chaque automne,
Et jamais, jamais personne
Ne comprendra ta douleur.

Mais toi, malade dolente,
Souvent ton âme est contente,
Car tu trouves près de toi
L'amitié douce et sincère,
Dont les chants et la prière
Savent calmer ton émoi.

MA PETITE MESSE

Je ne vais plus à la grand'messe
Parce qu'on me veut dans mon lit,
Et que le médecin m'a dit
Que je puis tomber de faiblesse
Si je me rends à la grand'messe.

Je n'entends plus la messe basse;
Elle est courte, mais c'est encor
Pour mes forces, trop long effort.
On prétend que je suis trop lasse
Pour entendre la messe basse.

Mais Dieu, voyant, dans sa tendresse,
Les sacrifices que je fais,
Et mes soupirs et mes regrets,
M'envoie UNE PETITE MESSE
Dans son ineffable tendresse.

Cette messe est fort matinale;
C'est plus doux, plus mystérieux.
Une cloche au timbre joyeux,
En des tintements de rafale,
Sonne MA MESSE MATINALE.

Dans ma chambre, un autel se dresse,
Tout blanc, paré d'un crucifix
Et de deux cierges si jolis
Qu'ils versent un flot d'allégresse
Sur mon autel blanc qui se dresse!

Et Jésus dans son beau Ciboire
S'en vient, par le prêtre porté.
O bénissante Majesté,
Qui retiens l'éclat de ta gloire,
Je t'adore en ton beau Ciboire!

Voici que la MESSE commence:
Le prêtre dit: "Pax huic domui;"
Trois servants sont auprès de lui
Pour répondre avec révérence;
MA PETITE MESSE commence.

Au Maître caché qui pardonne,
Un servant dit: "Confiteor,"
Tandis que le Ciboire d'or
Miséricordieux, rayonne
La bonté de Dieu qui pardonne.

Pas d'*Évangile* à cette MESSE,
Ni d'*Épître*, ni de *Credo*,
Croyant que c'est trop lourd fardeau;
Et pour ménager ma faiblesse,
On les a biffés de MA MESSE.

On a supprimé l'*Offertoire*;
Seigneur, je devine pourquoi:
Tu demandes que ce soit moi
Qui m'offre au pied de ton Ciboire,
Et je dis, tout bas, l'*Offertoire*.

La *Consécration* est faite.
D'avance, le ciel s'est blotti
Sous le disque blanc, tout petit.
O ma pauvre âme, tiens-toi prête,
La *Consécration* est faite!

Mais, MA PETITE MESSE exquise
A sa belle *Élévation*:
L'Hostie, avec émotion,
Apparaît, comme dans l'église,
Pour MA PETITE MESSE exquise.

Voici qu'en ma chambre modeste
L'Éternel plane, suspendu;
Et l'éclat, par Lui, répandu,
Diffuse une couleur céleste
Aux murs de ma chambre modeste.

L'Hostie auguste est coutumière
De cette antithèse d'amour;
On la voit flotter tour à tour,
Dans le temple et dans la chaumière;
D'amour, l'Hostie est coutumière.

De la *Communion* divine,
C'est l'heure. On ne dit pas l'Agnus,
Mais: "Domine, non sum dignus."
Jésus se cache en ma poitrine
Par la *Communion* divine.

Hélas! déjà finit MA MESSE!
Pour une bénédiction,
Le prêtre élève sur mon front
Le vase d'or plein de tendresse.
Hélas! déjà finit MA MESSE!

Lentement s'en va ma Lumière...
Il est parti!... l'autel se tait!...
Les cierges meurent de regret!
Tout est sombre, tout est mystère...
Seul, mon cœur est dans la lumière.

Car MA PETITE MESSE intime
Me donne le même trésor
Qui palpite au Ciboire d'or
Pendant la grand'messe sublime,
Je le trouve en MA MESSE intime.

En attendant qu'à la grand'messe
J'assiste solennellement,
Dans mon lit, j'entends gentiment
Ma suave PETITE MESSE;
Et je dors pendant la grand'messe.

LES MOISSONS DE MA VIE

J'allais, petite enfant, sur des chemins tout verts;
Le ciel était limpide, et, pour moi, l'univers
Apparaissait drapé de couleurs merveilleuses;
Et les oiseaux chantaient sur le bord du sentier
Tandis que le buisson tout frais de l'églantier
S'habillait de ses fleurs tendres et gracieuses.

Et Jésus vint alors parler à mes dix ans:
"Offre-moi, me dit-il, l'aube de ton printemps,
Moissonne pour mon Cœur toutes ces fleurs écloses?"
Et souriant, ravie, à l'appel de mon Dieu,
Chaque matin nouveau, j'allais sous le ciel bleu
Cueillir à bras chargés, pour Lui, les jeunes roses.

Le ciel était encor très doux: j'avais seize ans;
La vie avait pour moi des attraits séduisants;
Des fleurs d'azur rêvaient tout près des églantines...
La Vierge m'apparut et me prit par la main;
Elle me dit: "Ces fleurs qui parent le chemin,
Fais-en pour mes autels des gerbes sans épines."

Et joyeuse, j'allais moissonnant sur mes pas
Gerbes de campanules, branches de lilas

Pour la douce Reine des vierges.
Et Jésus et sa Mère, ensemble souriaient
A mes bouquets naïfs qui, modestes, priaient,
Tout bas, en s'unissant aux cierges.

Vint un jour solennel et grand: j'offrais à Dieu
Les prémices de ma jeunesse et tout le feu
De mes vingt ans que je vouais à son service.
Le chemin était blanc de lys au front royal
Qui, chastes, mariaient leur parfum virginal
Au parfum plus viril des fleurs du sacrifice.

Et Jésus était là, dans toute sa beauté,
S'inclinant sur les lys de ma virginité,
Dont je faisais pour *Lui la moisson radieuse*.
Son sourire adorable éclairait mon chemin
Tandis qu'Il m'embrassait et me prenait la main
Pour y passer l'anneau des noces glorieuses.

Et je marchai longtemps près de l'Époux vainqueur,
Mon regard dans ses yeux et mon front sur son Cœur,
Ma *faiblesse* appuyée à sa *force éternelle*.
Les arbres du sentier avaient moins de chansons...
Que m'importait!... Jésus me disait: "Avançons!..."
Et près de Lui, la route était facile et belle.

Or, le soleil pâlit soudain. Le firmament
Si clair, s'enveloppa d'un sombre vêtement.
Plus d'oiseaux... Au buisson, des roses empourpréses...
Devant le Maître aimé, je tombais à genoux

Cependant qu'Il me dit, à la fois grave et doux:
"De la douleur, voici les minutes sacrées."

"Cueille pour moi ces fleurs semblables à mon sang,
Et tu m'en offriras le bouquet ravissant,
Moissonné par l'amour, au milieu des épines...
C'est l'heure magnanime et sainte, en vérité,
Qui, pour mes yeux divins, s'inonde de clarté:
Et cette heure connaît mes tendresses divines."

Or, depuis ce jour-là, je suis péniblement
Mon chemin de douleurs. Terne est le firmament...
Et le Maître adorable a voilé son visage...
Mais je me FIE À LUI, je *moissonne* les fleurs
Qu'Il fait s'épanouir pour moi. De mes douleurs,
Chaque jour, à ses pieds, je dépose l'hommage.

O mon chemin de fleurs rouges, je te bénis!
Tu m'offres pour le ciel des espoirs infinis...
Des gloires pures et brillantes!
Je veux suivre en priant ce sentier des élus,
Et cueillir, à genoux, pour mon divin Jésus,
Tous ces bouquets de fleurs sanglantes.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Notes biographiques.....	9
Préface.....	15

À JÉSUS

A l'Aube.....	23
Mon Christ.....	25
Vision.....	27
Matin et Soir.....	31
Au petit Jésus.....	35
Les gloires de Paray-Le-Monial.....	37
Mon Souvenir et mon Espoir.....	41
Le premier Sourire de Jésus.....	43
Si je pouvais Le Voir.....	45
Au divin Potier.....	47
La Prière nocturne du Christ.....	49
Le Bon Pasteur.....	53
Le Christ de Bétharram.....	59
Le divin Mendiant.....	53

À L'EUCHARISTIE

L'Appel eucharistique.....	67
Le Fiat consécrateur.....	69
Le Sacerdoce.....	71
Le Canada, fils de l'Eucharistie.....	75
Seigneur, donnez-nous des prêtres.....	79
La dernière Messe du Martyr.....	81
Viatique de guerre.....	85

À MARIE

À SAINT JOSEPH

À SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

AUX ÂMES DU PURGATOIRE

	Pages
Le Nom de Marie	91
Poème d'un Lys	95
La Communion de Marie	99
Prière du soir à Notre-Dame du Sacré-Cœur	101
En attendant le Ciel	105
Je suis l'Immaculée	107
Présentation de Marie	109
Saint Joseph et l'infortuné Fleuriste	111
Ite ad Joseph	115
A sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	119
Aux Âmes du Purgatoire	123

À MA FAMILLE RELIGIEUSE

Chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur	129
Laissez venir à moi les petits enfants	135
Éloge de la Virginité	137
Éloge de l'Apostolat	139
Mon Sacerdoce	141
Ainsi soit-il	145
La Vocation	149
Reconnaissance	151
L'École apostolique	153
Se taire	157
Tu verras	161
Chez nous	163
Le Qu'en-dira-t-on	165
Le Cadeau divin	171
Ma Messe quotidienne	173
Soupirs d'automne	177
Ma petite Messe	179
Les Moissons de ma vie	183